

non sur le plan des identités, mais des ressemblances, et des ressemblances encore plongées au milieu de différences.

En général l'observation des ressemblances ressortit donc à la dialectique, car d'elle-même elle ne saurait mener à la certitude.

L'analogie dans le deuxième livre des Physiques

Le deuxième livre des Physiques se déroule tout entier au rythme d'une analogie dont le thème général basique s'exprime dans la similitude qui existe entre les rapports de l'homme à son œuvre et ceux de la nature à la génération. A partir de ce fond, selon les besoins du sujet traité, l'analogie va revêtir diverses modalités qui se ramènent toutes plus ou moins aux pôles suivants : art et nature; agir humain et nature. L'analogie de l'art et de la nature est invoquée pour montrer que la matière et la forme sont nature⁴⁹. La proposition, l'art imite la nature, figure à la fois dans l'argumentation déployée en vue de prouver que l'agent naturel agit pour une fin⁵⁰, et dans le raisonnement qui manifeste la nécessité de traiter de la matière et de la forme en philosophie de la nature⁵¹. La détermination de l'existence

⁴⁹ Phys., II, c. 1, 193 a 9 ss.

⁵⁰ Phys., II, c. 8, 198 b 34-199 a 30.

⁵¹ Phys., II, c. 2, 194 a 21 ss.

du hasard s'opère à partir d'une analyse de la fortune et le passage se réalise ainsi : de même que dans la poursuite d'une fin l'agent doué d'intelligence atteint parfois des effets bons ou mauvais non prévus et non recherchés, ainsi la nature dans la poursuite de ses fins propres⁵². La saisie de la nécessité hypothétique dans la nature s'effectue selon un raisonnement semblable : de même qu'une certaine nécessité attribuable à la recherche d'une fin s'insère dans les activités de l'homme, ainsi, dans les œuvres de la nature⁵³. En ce qui regarde l'exposé des causes, il emprunte ses exemples aux domaines de l'art et de l'agir⁵⁴.

L'analogie imprègne donc tout le second livre des Physiques. Mais quelle est la portée exacte du rôle que lui assigne Aristote dans les diverses argumentations de ce livre? La détermination de ce point presuppose un examen de la modalité précise revêtue par l'analogie en chacun des cas et du contexte où elle s'insère.

Pour montrer que la matière est nature, Aristote part de l'opinion de ceux qui dans un objet fabriqué distinguent entre ce qui relève de la nature et ce qui ressortit à l'art. Selon eux, la matière, la substance, est nature, car elle est apte à se reproduire par elle-même; le bois

⁵² Phys., II, c. 9, 200 a 34-200 b 11.

⁵³ Phys., II, c. 9, 200 a 34-200 b 11.

⁵⁴ Phys., II, c. 3, 194 b 23 ss.

dont le lit est fait, par exemple. Quant à la forme lit, il n'en est pas ainsi. Dès lors,

si ces sujets se trouvent, relativement à d'autres, dans le même rapport d'assujettissement, comme l'airain et l'or sont relativement à l'eau, les os et le bois relativement à la terre, de même dans tout autre cas, alors, dira-t-on, ces sujets sont la nature et la substance des premiers. C'est pourquoi, pour les uns, le feu, pour d'autres, la terre, pour d'autres, l'eau, pour d'autres, plusieurs de ces êtres, pour d'autres tous, constituent la nature des êtres⁵⁵.

L'analogie invoquée peut se formuler de la manière suivante : le bois est à la forme artificielle, lit, et l'airain à la figure, statue, ce que la terre est au bois, et l'eau à l'airain; de même que le bois, matière du lit, est dit nature par rapport à la forme lit, ainsi la terre est dite nature par rapport à la forme bois.

Sur le plan démonstratif, cette argumentation présente une double faiblesse : d'abord, la conclusion, en tant que dérivée d'une analogie, ne peut être que probable; et ensuite le bois, la terre et l'eau ne sont pas matière première, mais seconde.

Pour manifester que la forme est nature, l'analogie utilisée fait appel au langage courant.

Or d'une chose artificielle nous ne dirons pas qu'elle a rien de conforme à l'art, si elle est seulement lit en puissance et ne possède pas encore la forme de lit, ni qu'il y a en elle de l'art; de même d'une chose constituée naturellement : en effet, la chair ou l'os en puissance

⁵⁵ Phys., II, c. 1, 193 a 9 ss.

n'ont pas encore leur propre nature et n'existent pas par nature, tant qu'ils n'ont pas reçu la forme de la chair et de l'os, j'entends la forme définissable, celle que nous énonçons pour définir l'essence de la chair ou de l'os⁵⁶.

En somme, de même qu'une chose est dite artificielle, conforme à l'art, par ce qui la rend en acte, sa forme, ainsi une chose est dite naturelle, conforme à la nature, par sa forme substantielle.

Pourquoi ici, tout comme dans le cas précédent, Aristote n'a-t-il pas confronté directement les notions, matière première et forme substantielle, avec la raison de nature. La comparaison des notions essentielles en jeu aurait apporté une preuve beaucoup plus concluante que l'analogie. Ainsi la forme substantielle telle que saisie dans l'étude de la génération apparaît vraiment comme un principe premier de mouvement pour la chose dans laquelle elle existe, et ce, à titre d'élément essentiel.

Il semble bien que la réponse à cette question réside dans le caractère même de l'analogie dont la principale fonction soit d'expliquer, de faire comprendre. Et la compréhension d'une réalité n'est pas toujours équivalente à la valeur probante de l'argumentation qui la fait connaître. "Il faut même dire que toute déduction n'est pas compréhension. Le raisonnement par l'absurde prouve sans faire comprendre. Schopenhauer a même pu prétendre qu'il en est ainsi de tout

⁵⁶ Phys., II, c. 1, 193 a 32-193 b 5.

raisonnement mathématique"⁵⁷. Pour être bien comprise, une vérité doit s'intégrer dans un cadre familier de pensée, se poser en continuité avec les connaissances déjà assimilées. Autrement, malgré la force du raisonnement qui l'impose, elle est semblable à un corps étranger dans l'organisme. Et cela, Aristote le sait bien. "Nous aimons en effet, qu'on se serve d'un langage familier, sinon les choses ne nous paraissent plus les mêmes; le dépaysement nous les rend moins accessibles et plus étrangères. L'accoutumance favorise la connaissance"⁵⁸. Et dans la Rhétorique, il ajoute : "Devant certains auditoires, même la possession de la science la plus rigoureuse ne nous aiderait pas beaucoup à produire la conviction. Car les procédés fondés sur la science impliquent l'instruction, et lorsque celle-ci est impossible, nous devons user, dans nos arguments et nos preuves, des notions générales, ainsi que nous l'avons dit dans les Topiques sur la façon de traiter un auditoire populaire"⁵⁹. Et ailleurs : "L'induction est un procédé plus convaincant et plus clair, plus facilement connu par le moyen de la sensation, et par suite accessible au vulgaire. Mais le raisonnement a plus de force, et il est plus efficace pour répondre aux contradicteurs"⁶⁰. Dans une telle perspective, il n'est pas surprenant de voir Aristote procéder

⁵⁷ Maurice Dorolle, Le raisonnement par analogie, p. 175.

⁵⁸ Métab., a 3, 995 a 1 ss.

⁵⁹ Rhét., I, c. 1, 1355 a 24.

⁶⁰ Top., I, c. 12, 105 a 15 ss.

comme il le fait. En elle-même la matière première, pure puissance, est l'une des notions les plus difficiles à saisir qui soit. D'ailleurs elle n'est pas connue directement. Son existence se perçoit à la suite d'un raisonnement complexe, et sa nature, par une comparaison avec la matière seconde. Aussi, comme il sait fort bien que l'esprit ne s'ajuste pas d'emblée à une conception inconnue jusque là, va-t-il s'appliquer à l'entraîner graduellement vers une nouvelle optique en situant la notion à inculquer dans le sillage des connaissances déjà familières. D'où l'emploi d'opinions déjà reçues, du langage populaire, de l'analogie. En ce qui regarde les données de l'argumentation rigoureuse, il les a déjà suffisamment élaborées dans le précédent chapitre pour que l'esprit puisse établir la relation avec la notion de nature, sans qu'il soit nécessaire d'y revenir expressément.

En ce qui concerne le rôle de l'analogie dans l'argument destiné à prouver la finalité dans la nature, pour le bien comprendre, il faut au préalable mettre en saillie les principales argumentations du raisonnement. La preuve se répartit en trois arguments distincts, mais complémentaires : le premier s'étaie sur la fréquence; le second, sur l'ordre; et le troisième, sur l'expérience. Voici comment ils s'articulent les uns dans les autres.

S. Thomas ramène la première partie de l'argumentation aux grandes lignes suivantes. Tout devenir est attribuable au hasard ou à la fin. Mais ce qui relève de la nature se produit toujours selon un mode régulier et prévisible, ou encore la plupart du temps, avec quelques rares

exceptions. Dès lors, ce qui relève de la nature ne peut être attribuable au hasard, car celui-ci n'est cause que d'événements rares et imprévisibles. Il s'ensuit donc que la nature agit pour une fin⁶¹. Le second argument se présente comme un prolongement de cette conclusion : il établit ce qui implique l'action en vue d'une fin.

En outre, partout où il y a une fin, les termes antérieurs et les termes consécutifs sont faits en vue de la fin. Donc, selon qu'on fait une chose, ainsi se produit-elle par nature, et selon que la nature produit une chose, ainsi la fait-on à moins d'empêchements⁶².

La fin constitue la raison d'être de l'ordre entre les moyens. Agir pour une fin, c'est se soumettre aux procédés dictés par la fin. Aussi, que les choses soient faites par l'art ou la nature, elles le seront de la même manière, car c'est la fin qui justifie l'ordre.

Par exemple si une maison était chose engendrée par nature, elle serait produite de la façon dont l'art en réalité la produit; au contraire, si les choses naturelles n'étaient pas produites par la nature seulement, mais aussi par l'art, elles seraient produites par l'art de la même manière qu'elles le sont par nature⁶³.

De cet exposé il découlle logiquement que si l'art et la nature produisent les mêmes œuvres, leur procédé sera identique. Or il arrive que l'art réalise des œuvres que la nature effectue, la guérison par exemple. Dans ce cas, comme il le fait toujours d'ailleurs, l'art

⁶¹ In II Phys., lect. 13, n. 256

⁶² Phys., II, c. 8, 199 a 8 ss.

⁶³ Phys., II, c. 8, 199 a 11 ss.

agit en vue d'une fin, c'est-à-dire que sa mise en ordre des moyens s'inspire de la connaissance de la fin. Telle fin, tels moyens. Or l'expérience révèle que les procédés appliqués par l'art sont une imitation de ceux que la nature utilise en pareil cas. Il faut donc en conclure que l'ordonnance de la nature est elle aussi dépendante de la fin. En outre, pour corroborer cette dernière conclusion, n'y a-t-il pas lieu d'interpréter l'expérience dans cette optique.

Mais c'est surtout visible pour les animaux autres que l'homme, qui n'agissent ni par art, ni par recherche, ni par délibération; d'où cette question : les araignées, fourmis et animaux de cette sorte travaillent-ils avec l'intelligence ou quelque chose d'approchant? Or en avançant un peu de ce côté, on voit dans les plantes mêmes les choses utiles se produire en vue de la fin, par exemple les feuilles en vue d'abriter le fruit. Si donc c'est par une impulsion naturelle et en vue de quelque fin que l'hirondelle fait son nid, et l'araignée sa toile, et si les plantes produisent leurs feuilles en vue des fruits et dirigent leurs racines non vers le haut mais vers le bas, en vue de la nourriture, il est clair que cette sorte de causalité existe dans les générations et les êtres naturels⁶⁴.

Deux énoncés, corroborés par l'expérience⁶⁵, dominent l'argumentation : la régularité observée dans la nature ne peut avoir d'autre raison d'être qu'il'action en vue d'une fin, le hasard ne rend compte que des faits rares; la causalité de la fin s'exprime par l'imposition d'un ordre déterminé, ce qui explique la régularité de ses effets. L'analogie de l'art et de la nature aide à mieux comprendre ce dernier principe. De même que dans l'art, la fin exige un ordre déterminé

⁶⁴ Phys., II, c. 8, 199 a 20 ss.

⁶⁵ L'expérience constitue la troisième preuve.

dans la mise en application des moyens, ainsi dans la nature. Le mécanisme de la causalité finale est obvie dans les œuvres de l'art, il l'est beaucoup moins dans les œuvres naturelles, d'où l'utilité de l'analogie.

Dans cette preuve, l'analogie n'a donc qu'un rôle explicatif. Le grief d'extrapolation que l'on formule parfois contre Aristote est certes injustifié. L'analogie ne constitue pas une preuve distincte, elle est une phase du deuxième argument relatif à l'ordre causé par la fin.

Le rapport entre l'art et la nature se rencontre sous une autre formulation dans l'argument destiné à montrer que la philosophie de la nature doit considérer et la matière et la forme. Puisque l'art est une imitation de la nature, il s'ensuit que la science de la nature doit traiter de la matière et de la forme car il en est ainsi dans la science des choses artificielles. Avant d'évaluer ce raisonnement, il importe de le situer. Il vient à la suite d'un argument dont la rigueur est indéniable.

Puis donc que la nature s'entend en deux sens, la forme et la matière, il faut l'étudier comme si nous recherchions l'essence du camus; par suite de telles choses ne sont ni sans matière, ni considérées sans leur aspect matériel⁶⁶.

En somme, la nature ayant pour division essentielle la forme et la matière, il est impossible de la bien connaître sans l'analyser sous

⁶⁶ Phys., II, c. 2, 194 a 17 ss.

ces deux aspects; tout comme la saisie de l'essence du camus présuppose la considération de la matière et de la forme. Pourtant Aristote éprouve le besoin de poursuivre avec l'argument déjà mentionné.

Pourquoi? Parce que la nature est double et que la plupart des Anciens, sauf Empédocle et Démocrite, n'ont étudié que la matière.

Mais alors, qu'ajoute à la preuve antérieure le raisonnement étayé sur l'art?

D'abord que signifie l'expression, l'art imite la nature? Malgré l'identité de formulation il ne faudrait pas confondre le sens accordé à la proposition dans la présente preuve avec celui qui lui revient dans l'argument relatif à la finalité, où le contexte est le suivant : " ... l'art ou bien exécute ce que la nature est impuissante à effectuer, ou bien l'imiter"⁶⁷. Dans ce passage il est clair que l'on oppose les arts qui imitent la nature, en ce sens qu'ils réalisent les mêmes œuvres que la nature, la médecine par exemple, à ceux qui produisent des effets hors de la portée de la nature, comme l'art du constructeur de maisons. Dans le texte soumis à l'examen actuel, la signification est un peu différente; la formule s'applique à tous les arts. S. Thomas la situe dans l'optique suivante :

Si l'art imite la nature c'est parce que le principe des opérations artificielles est la connaissance ; or toute notre connaissance provient des sens qui eux saisissent les

⁶⁷ Phys., II, c. 8, 199 a 15 ss.

choses sensibles et naturelles : c'est pourquoi dans l'art nous opérons selon un mode semblable à celui de la nature⁶⁸.

Dans la perspective suggérée par ce texte, le sens de la proposition, l'art imite la nature, s'énoncerait ainsi : l'art né de l'observation de la nature et de ses procédés, reproduit dans ses activités les modes d'opération suivis par la nature dans l'élaboration des œuvres dont elle est l'auteur. Une telle interprétation satisfait l'esprit dans la mesure où l'art seconde la nature et s'efforce d'effectuer ce que les agents naturels pourraient à la rigueur réaliser par eux-mêmes, sans aucune aide extérieure; la médecine en regard de la maladie à vaincre par exemple. Mais s'il s'agit d'œuvres exclusives à l'art, telle une maison; en quoi l'art peut-il bien imiter la nature? En ce que, tout comme la nature, il doit obéir au principe : la fin est la raison d'être du choix et de l'agencement des moyens. Et cette dernière exigence est commune à tout art, quel qu'il soit. Modelée selon cette dernière précision, la proposition analysée signifierait : l'art à l'instar de la nature, opère selon un processus qui va de la fin aux moyens. Dans le cadre de cette dernière explicitation, voici comment se déroule le raisonnement,

Mais si l'art imite la nature et si, dans une certaine limite, il appartient à une même science de connaître la forme et la matière ... alors il doit appartenir à la Physique de connaître les deux natures⁶⁹.

⁶⁸ In II Phys., lect. 4, n. 171.

⁶⁹ Phys., II, c. 2, 194 a 21 ss.

La rectitude de la conclusion s'appuie sur deux présupposés.

Le premier se vérifie par l'établissement de la preuve que la nature agit pour une fin. Il reste à justifier le second, et c'est ce à quoi s'applique Aristote dans la suite de son développement. " ... c'est de la même science que relèvent la cause finale et la fin, et tout ce qui est en vue de la fin"⁷⁰. La fin, dans l'exercice de sa causalité, constitue la raison d'être du choix et de la position des moyens. Elle est donc une notion relative; et la bien comprendre, c'est la saisir dans ses rapports avec les moyens. Il en est de même des moyens, ils se conçoivent en fonction de la fin. Or il arrive que dans certains arts, en architecture, par exemple, la forme est fin, et la matière tuile, bois est moyen. Il est donc nécessaire que la science relative à ces arts traite à la fois de la matière et de la forme. Dans le domaine de la nature, en ce qui concerne la génération, la forme est fin, et la matière, moyen; la génération de la forme ne s'opère pas à partir de n'importe quelle matière. "En outre, la matière est un relatif, car autre forme, autre matière"⁷¹. C'est pourquoi dans la science de la nature, tout comme dans l'art, il faut considérer la forme et la matière.

Ainsi conçu, l'argument est un et non multiple. Sa rigueur est indiscutable. Toutefois l'analogie avec l'art n'est pas essentielle à

⁷⁰ Phys., II, c. 2, 194 a 27 ss.

⁷¹ Phys., II, c. 2, 194 b 8

la démonstration. L'argument pourrait se réduire à la formulation suivante. La nature agit pour une fin. Or comme il appartient à une même science de connaître la fin et les moyens, la science de la nature doit considérer à la fois la forme et la matière, car la fin de l'opération de la nature, c'est la forme; le moyen, la matière. Mais alors pourquoi orchestrer l'exposé d'un long développement sur l'art? Encore une fois, le motif le plus évident semble être de mieux faire comprendre. Que dans l'art il y ait action pour une fin, que les moyens soient sélectionnés et agencés en vue de la fin, que la forme soit fin, et la matière moyen, et que par suite la même discipline doive traiter de la matière et de la forme, tout cela s'impose avec évidence. Une telle comparaison est certes susceptible d'éclairer l'intelligence sur le processus de la nature dont le mécanisme est parfois difficile à déceler.

Et ainsi, tout au long du deuxième livre se retrace le même souci : favoriser la compréhension par l'emploi de l'analogie qui évoque toujours un schéma familier. Par exemple, il n'établit pas directement l'existence et la notion de hasard alors qu'il dispose de tous les éléments requis : finalité dans la nature; observation de faits rares et exceptionnels. Il préfère élaborer la notion de fortune. Puis par le truchement de l'analogie implicite que la fortune est aux activités humaines libres ce que le hasard est aux opérations de la nature, il détermine les principales notes du hasard. En outre, voici comment il justifie les échecs en regard de la finalité dans la nature.

Il y a aussi des fautes dans les choses artificielles; il arrive au grammairien d'écrire incorrectement, au médecin d'administrer mal à propos sa potion; par suite, évidemment, cela est aussi possible dans les choses naturelles. Si donc il y a certaines choses artificielles où ce qui est correct est déterminé télologiquement, tandis que les parties fautives ont été entreprises en vue d'une fin, mais sont manquées, de même en est-il pour les choses naturelles, et les monstres sont des erreurs de la finalité?⁷²,

Ce procédé présente les mêmes caractères que le précédent; une fois posées l'imperfection des agents naturels ainsi que l'ordonnance des actions à une fin, il y avait possibilité de justifier directement les échecs observés.

A la pointe de cet exposé, il ressort donc que l'analogie, surtout celle de l'art et de la nature, circule à travers toutes les argumentations du deuxième livre des Physiques, sans jamais s'y substituer, sauf dans le premier cas considéré. Son rôle, tel que mentionné à plusieurs reprises, consiste à placer l'esprit du chercheur dans un contexte plus familier qui lui facilite l'accès à l'inconnu. Il n'est pas toujours aisé de passer du connu à l'inconnu selon la ligne directe, car la liaison n'est pas toujours des plus obvies à l'esprit du chercheur. Ainsi le rapport entre la fréquence des phénomènes naturels et la finalité, bien que direct, ne se révèle pas au premier examen. Dès lors, pour rejoindre cette ligne directe, non pour la remplacer, il faut parfois emprunter un chemin diagonal, l'analogie. Toutefois,

⁷² Phys., II, c. 8, 199 a 33-199 b 5.

dans le cas occurrent, l'analogie de l'art et de la nature se déploie avec une ampleur inusitée. Cette particularité relève du fait que les activités de l'art et de la nature se déroulent toutes deux selon les exigences du principe : tout agent agit pour une fin.

Conclusion de l'approche dialectique

Par l'approche dialectique le chercheur entreprend pour ainsi dire l'inventaire de ses positions en face d'un problème à résoudre. Dans le contexte intellectuel où il se trouve plongé, les éléments négatifs voisinent avec les positifs. La discussion a pour rôle de permettre le discernement des uns et des autres. C'est pourquoi elle s'applique à rejeter les solutions fausses et à retenir celles qui présentent une certaine probabilité.

L'approche dialectique, c'est la démarche d'une intelligence en situation, déjà marquée par un cadre habituel de pensée, qui la dispose plus ou moins bien à la découverte de la vérité cherchée. Vu l'ampleur de l'influence exercée sur l'esprit par l'ambiance intellectuelle, comme Aristote le mentionne dans ses "Considérations sur la méthode", cette phase constitue une préparation nécessaire aux investigations. Elle sert à supprimer les préjugés nuisibles et à découvrir le schéma connu qui va faciliter la pénétration d'un domaine encore inexploré.

Cette étape révèle l'une des principales différences entre la logique et le processus de la recherche. La logique détermine les lois que doit suivre l'intelligence, de par sa nature même, indépendamment

des plis qu'elle a pu contracter, pour relier avec rigueur une conclusion à des principes. Au contraire la méthode élabore un processus, auquel doit se soumettre une intelligence en situation, modelée par des habitudes qui la disposent bien ou mal à la conquête d'une vérité donnée. La logique ne tient pas compte des conditionnements; la méthode doit les prendre en considération.

3. L'approche démonstrative

Au fond, la fonction de l'approche dialectique, c'est de manifester le point de départ nécessaire de toute démarche intellectuelle, soit le plus connu de nous⁷³ susceptible de conduire à la saisie de l'inconnu cherché. Parmi les connaissances déjà reçues certaines se prêtent à la recherche entreprise, d'autres non. Il importe donc au plus haut point d'opérer un triage afin de dégager les éléments utiles.

L'approche démonstrative suppose pour ainsi dire ce plus connu de nous et consiste dans la méthode d'investigation employée pour assurer le passage des connaissances déjà acquises à l'inconnu recherché. Or en l'occurrence, les premières vérités à découvrir, comme le témoigne la démarche même des Physiques, ce sont les principes propres qui servent de medium à la démonstration, la définition du sujet et les causes. Pour le discernement du procédé utilisé en vue de la détermination de ces medium, deux sources se présentent: les Seconds Analytiques, les Topiques, d'une part, et la démarche concrète des Physiques d'autre part. Et la première tâche à réaliser, à ce moment de la recherche, c'est la saisie du mode employé pour définir.

⁷³ Phvs., I, c. i, 184 a 16-20; Sec. Anal., I, c. 1, 71 a 1-5.

La chasse à la définition

Les notes de la définition

En premier lieu, il importe de fixer l'objet de la recherche.

Puisque "la définition est un discours qui exprime la quiddité de la chose",⁷⁴ l'investigation portera sur les éléments de ce discours, soit les notes qui entrent dans la compréhension du concept étudié. Quelles sont les caractéristiques exigées de ces notes? "Puisque en effet, la définition n'est donnée qu'en vue de faire connaître le terme posé, et que nous faisons connaître les choses en prenant non pas n'importe quels termes mais bien des termes antérieurs et plus connus ...",⁷⁵ "il est donc évident qu'on n'a pas défini du tout quand on n'a pas défini par des termes antérieurs et plus connus".⁷⁶ A première vue, la dernière expression citée signifie certes que les éléments de la définition doivent être antérieurs au défini, et plus connus que lui. Toutefois, certains points restent à éclaircir. D'abord l'antériorité des éléments à l'égard du défini concerne-t-elle l'ordre de l'être ou l'ordre de la connaissance? Et ensuite, le "plus connu" mentionné réfère-t-il à l'intelligibilité en soi, ou à une situation de fait relative au sujet connaissant? Voici la réponse d'Aristote.

⁷⁴ Top., I, e. 5, 101 b 35 ss.

⁷⁵ Top., VI, e. 4, 141 a 25-30.

⁷⁶ Top., VI, e. 4, 141 b 1-5.

"Ainsi au sens absolu, l'antérieur est plus connu que le postérieur : par exemple, le point est plus connu que la ligne, la ligne que la surface, et la surface que le solide; comme aussi l'unité est plus connue que le nombre, car elle est antérieure à tout nombre et principe de tout nombre. Et de même encore, la lettre est plus connue que la syllabe. Mais quant à ce qui est plus connu pour nous, c'est parfois l'inverse qui se produit : c'est en effet le solide qui tombe avant tout sous le sens, et la surface plus que la ligne, et la ligne plus que le point, car la plupart des hommes connaissent d'abord ces notions-là! ..." ⁷⁷. Comme l'indiquent clairement les exemples invoqués, d'une part l'antérieur selon la nature est plus connu, au sens absolu, que le postérieur selon la nature, le principe au niveau de l'être est plus intelligible en soi que son dérivé; d'autre part, le postérieur selon la nature est plus connu de nous que l'antérieur selon la nature, le dérivé mieux saisi de nous que le principe. L'antérieur selon la nature correspond donc au plus connu au sens absolu; le postérieur selon la nature, au plus connu de nous.

La définition devra se composer de termes antérieurs et plus connus au sens absolu.⁷⁸ En effet, " ..., il est préférable de s'efforcer de faire connaître les choses postérieures par les choses anté-

⁷⁷ Top., VI, c. 4, 141 b 5-15.

⁷⁸ Top., VI, c. 4, 142 a 5-10.

rieures, car un tel procédé est plus productif de savoir"⁷⁹. La définition par genre et différence réalise ces conditions. Les éléments mentionnés sont antérieurs à l'espèce car "la suppression du genre et de la différence entraîne celle de l'espèce"⁸⁰. "Ils sont aussi plus connus : car si l'espèce est connue, le genre et la différence doivent nécessairement être connus aussi (en connaissant l'homme par exemple, on connaît en même temps l'animal et le pédestre), tandis que si c'est le genre ou la différence qui est connue, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'espèce soit connue aussi : l'espèce est donc plus inconnue"⁸¹.

L'analyse

L'objectif de la chasse à la définition, ce sont donc les éléments du défini les plus connus au sens absolu; et le point de départ de la recherche, c'est le plus connu de nous. En effet, le principe d'Aristote, la marche naturelle de la raison, c'est d'aller du plus connu de nous au plus intelligible en soi, vaut tant au niveau de l'ordre à suivre dans les sujets qu'au plan de la recherche. En outre, dans le cas présent, ce plus connu de nous s'identifie au postérieur selon la nature décrit dans les textes déjà mentionnés, la ligne par rapport au point, la surface en regard de la ligne; c'est le tout défirissable saisi

⁷⁹ Top., VI, c. 4, 141 b 15 ss.

⁸⁰ Top., VI, c. 4, 141 b 25-30.

⁸¹ Ibidem, 141 b 30-35.

d'une manière confuse. Le texte suivant d'Aristote autorise cette dernière interprétation. "Or ce qui pour nous est d'abord manifeste et clair, ce sont les ensembles les plus mêlés; c'est seulement ensuite que de cette indistinction les éléments et les principes se dégagent et se font connaître par voie d'analyse ..."⁸² Il en va ainsi en quelque manière, pour les noms relativement à la définition : en effet ils indiquent une sorte de tout, et sans distinction, comme le nom de cercle; tandis que la définition du cercle distingue par analyse les parties propres⁸³. Appliquée au "nom de cercle", l'expression "ensemble entremêlé" désigne un tout définissable confus dont les parties composantes se voient déjà, mais sans aucun ordre, où la ligne de démarcation entre éléments essentiels et accidentels n'a pas encore été tracée, et où les rapports entre les notions essentielles ne sont pas nettement définis. Ainsi le nom cercle évoque d'abord une ligne courbe se développant dans une direction donnée par rapport à un point central. Mais il y a plusieurs espèces de ligne courbe, et les relations possibles à un point donné présentent une grande diversité. Vu dans cette seule perspective, le cercle ne se discerne pas aisément de l'ellipse. La définition, au contraire, contient ces mêmes éléments, mais selon un ordre précis qui permet de distinguer sans équivoque le cercle des autres figures semblables. L'énoncé, ligne courbe fermée

⁸² Phys., I, e. 1, 184 a 20 ss.

⁸³ Phys., I, e. 1, 184 b 1 ss.

dont tous les points sont à égale distance d'un centre donné, désigne une figure tout à fait distincte de l'ellipse.

Mais comment opérer ce passage d'un tout confus à un tout distinct où les parties s'étalement selon un agencement rigoureux. Par analyse, dit Aristote. Mais en quoi consiste cette analyse?

Le dictionnaire Lalande répartit les divers sens du terme analyse sous deux principaux chefs, l'idée de résolution et celle de décomposition.⁸⁴ D'après le premier membre de la division, le syllogisme est une forme d'analyse, car il a pour fonction de résoudre une conclusion en ses prémisses. En un sens, la définition aussi répond à cette idée : définir c'est résoudre un tout en ses notes essentielles; cependant ici les principes sont des termes simples, non des propositions.

Selon l'optique du deuxième membre, l'analyse consiste dans la décomposition d'un tout en ses parties constitutives pour mieux saisir les fonctions, l'ordre des parties, et par là obtenir une meilleure compréhension de l'ensemble considéré. Les analyses logique et grammaticale, les études de texte, expriment bien ce point de vue. La chasse à la définition ne réalise-t-elle pas cette dernière notion? Pour dégager les éléments et les principes du cercle, ne faut-il pas au préalable examiner séparément la compréhension et l'extension des notions impliquées, ligne, courbe, relation à un point etc. Le développement

⁸⁴ André Lalande, Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, Presses Universitaires de France, 1962, pp. 54-55.

progressif de la pensée dans les quatre premiers livres des Physiques confirme l'existence de ce procédé.

Voici les principales étapes de ce traité où la chasse à la définition tient une place nettement prépondérante. De l'existence de changements substantiels, par le truchement d'une induction, Aristote conclut à l'existence d'un sujet permanent sous-jacent à toute génération.⁸⁵

Mais quelle est la nature de ce sujet permanent? Seule une analogie avec la matière seconde, sujet permanent des changements accidentels lui permet d'en capter quelques traits.⁸⁶ Toutefois le concept obtenu, matière première, appelle des éclaircissements. Aussi le discours doit-il se poursuivre dans une direction tracée par un nouveau point de départ.⁸⁷ Les principes de la génération, en tant qu'opposés à l'art, ne sont-ils pas appelés nature; d'où l'utilité d'approfondir cette dernière notion. Définie comme un principe intrinsèque de mouvement, la nature ne se conçoit pas encore avec toute la clarté désirée, car la notion de mouvement reste confuse. D'où une nouvelle démarche : l'investigation des notes du mouvement. "Puisque la nature est principe de mouvement et de changement, et que notre recherche porte sur la nature, il importe de ne pas laisser dans l'ombre ce qu'est le mouvement;

⁸⁵ Phys., I, c. 7, 191 b 1 ss.

⁸⁶ Phys., I, c. 7, 191 a 7 ss.

⁸⁷ Phys., I, c. 9, 192 b 1 ss.

nécessairement, en effet, si on l'ignore, on ignore aussi la nature"⁸⁸. Mais le mouvement semble en étroite connexion d'une part avec l'infini, d'autre part avec le lieu, le vide et le temps. Aussi pour mieux saisir le mouvement et le caractère de ses relations avec les réalités mentionnées, faut-il au préalable définir chacune de ces dernières.⁸⁹

Il y a donc passage du confus au distinct et ce par voie de décomposition. Au début de la recherche, les divers éléments du sujet forment un ensemble mêlé : l'être mobile apparaît comme composé d'un sujet permanent et d'une forme, comme nature, soumis au temps et situé dans un lieu. Puis l'examen isolé de chacune des notions entrevues déclenche le clivage des éléments essentiels et accidentels et manifeste l'ordre qui doit relier toutes les parties entre elles.

L'analyse, par voie de décomposition, constitue donc le moyen désigné par Aristote pour aller du confus au distinct, en somme pour définir. D'ailleurs la nature même du point de départ, un tout confus où les éléments et les principes se rencontrent pêle-mêle, n'exige-t-elle pas une telle méthode. La considération séparée de chacune des parties ne conditionne-t-elle pas leur regroupement en un tout distinct.

⁸⁸ Phys., III, c. 1, 200 b 12 ss.

⁸⁹ Phys., III, c. 1, 200 b 15 ss.

Les méthodes de définition

Dans la perspective de la précédente conclusion, les divers procédés employés pour définir devraient se ramener à des formes d'analyse. En est-il vraiment ainsi? Cette difficulté invite à la considération des trois méthodes suggérées par Aristote.

Selon la première il faut grouper les attributs de la chose à définir qui appartiennent toujours à la chose et qui en outre possèdent une extension plus grande qu'elle, tout en étant contenues sous le même genre suprême.⁹⁰ Les attributs rassemblés doivent donc revêtir deux conditions. Ainsi dans l'élaboration de la notion de triade, doivent être mis de côté les aspects purement accidentels et ceux dont l'extension dépasse l'ordre de la quantité. Par contre il importe de retenir les attributs, impair, nombre, premier, car ils remplissent les exigences requises. Le groupement des attributs devra cesser "au point précis où chacun d'eux aura une extension plus grande que le sujet, mais où la totalité sera coextensive avec lui, car cette totalité est nécessairement la substance même de la chose".⁹¹ Si on définit la triade comme un nombre impair, l'énoncé est incomplet car cet ensemble convient aussi à la pentacle; mais si on ajoute premier, l'énoncé est complet, car la totalité de ces notes est exclusive à la triade.

⁹⁰ Sec. Anal., II, c. 13, 96 a 23 ss.

⁹¹ Sec. Anal., II, c. 13, 96 a 30-35.

L'application de cette méthode présuppose un donné fourni par l'induction, soit un ensemble d'attributs appartenant toujours au sujet. Quant à son fondement, il s'exprime ainsi : la totalité des attributs exclusive à une espèce et à ses inférieurs exprime l'essence. "Si donc cet ensemble d'attributs n'appartient à aucun autre sujet que les triades individuelles, il sera l'essence même de la triade, car nous pouvons admettre encore que la substance de chaque sujet est cette sorte d'attribution dernière qui s'applique aux individus"⁹². Enfin, par sa forme, cette méthode s'apparente à l'analyse par voie de décomposition. En effet, seul l'examen isolé de chacun des attributs recueillis permet de vérifier si, oui ou non, ils répondent aux exigences requises,

En plus de se prêter à la définition des espèces, la méthode décrite est aussi susceptible de s'intégrer au processus utilisé dans la détermination des notes d'un genre intermédiaire. Voici comment. En premier lieu, il importe de diviser le genre en ses espèces infimes⁹³, par exemple animal en homme et brute. L'opération consécutive aura pour fonction de définir selon le processus mentionné chacune des espèces du genre; ainsi conçu, l'homme apparaîtra comme un vivant sensitif raisonnable, et la brute, comme un vivant sensitif irraisonnable. Par le truchement de ces définitions, "au moyen des propriétés communes et

⁹² Sec. Anal., II, c. 13, 96 b 10-15.

⁹³ Sec. Anal., II, c. 13, 96 b 15 ss.

et premières des espèces⁹⁴, il est possible d'obtenir les notes du genre. Après l'élimination des différentes, raisonnable et irraisonnable, ce qui reste, vivant sensitif, exprime l'essence de l'animal.

En second lieu vient la méthode de division. Une fois déterminé le genre supérieur auquel appartient un être, il faut diviser et subdiviser ce genre en ses espèces par l'addition d'une série de différences. Ces additions successives doivent s'effectuer selon un mode précis. Les premières différences ajoutées doivent être telles qu'elles opèrent une division adéquate du genre.⁹⁵ Ainsi l'addition des différences corporelle et non corporelle au genre substance permet une division adéquate, car toutes les substances sont soit corporelles, soit non corporelles. De même l'addition des différences animé et inanimé au genre corps divise ce dernier d'une manière adéquate car tous les corps sont ou animés ou inanimés. Mais si, au lieu des différences mentionnées, on posait sensitif et non sensitif, la méthode ne s'appliquerait plus; la division introduite ne serait plus adéquate, car outre les corps vivants qui sont soit sensitifs, soit non sensitifs, il y a les non vivants, tels les minéraux. Pour couvrir tous les inférieurs et ne rien oublier, il est nécessaire d'observer cette règle.

⁹⁴ Sec. Anal., II, c. 13, 96 b 20 ss.

⁹⁵ Sec. Anal., II, c. 13, 96 b 35-97 a 5.

En outre, l'énumération des prédictats d'un défini doit se conformer à l'ordre de division; les différences antérieures et d'extension plus large doivent se situer avant les autres. L'ensemble, vivant raisonnable sensitif, ne constitue pas une définition correcte, car de ces attributs les uns doivent constituer le genre, les autres, la différence; or le rapprochement de vivant et de raisonnable ne compose pas un genre. Mais puisque vivant et sensitif forment le genre animal, ils doivent s'énumérer l'un à la suite de l'autre, avant la différence raisonnable.⁹⁶

Une telle méthode présuppose le rassemblement d'une double série de concepts : d'abord ceux auxquels le genre suprême du défini est susceptible de convenir à titre de prédicat, telles sont les notions, corps, vivant, animal, plante etc., par rapport au genre substance; ensuite toutes les différences susceptibles de s'ajouter à ce même genre et de le diviser en espèces, comme raisonnable, sensitif, corporel etc. Cet ensemble de concepts forme un tout confus car chacun d'eux dit relation au genre substance à titre d'espèce ou de différence. Ce tout devient distinct par la distribution des genres intermédiaires et des espèces selon un ordre d'extension décroissante dont la rigueur repose sur l'addition de différences telles qu'elles assurent toujours une division adéquate. Ce procédé réalise donc parfaitement la notion d'analyse. Il s'amorce par le dénombrement de toutes les relations

⁹⁶ Sec. Anal., II, c. 13, 96 b 30 ss.

susceptibles de survenir à un genre, espèces et différences, et se termine par le regroupement ordonné de toutes ces relations grâce à l'examen séparé de chacune d'elles.

La troisième voie repose sur les ressemblances. "Il faut commencer par prendre en considération un groupe d'individus semblables entre eux et indifférenciés et rechercher quel élément tous ces êtres peuvent avoir d'identique. On doit ensuite en faire autant pour un autre groupe d'individus qui, tout en rentrant dans le même genre que les premiers, sont spécifiquement identiques entre eux, mais spécifiquement différents des premiers. Une fois que pour les êtres du second groupe on a établi quel est leur élément identique à tous, et qu'on en a fait autant pour les autres, il faut considérer si, à leur tour, les deux groupes possèdent un élément identique, jusqu'à ce qu'on atteigne une seule et unique expression, car ce sera là la définition de la chose. Si par contre, au lieu d'aboutir à une seule expression, on arrive à deux ou plusieurs, il est évident que ce que l'on cherche à définir ne peut pas être unique mais qu'il est multiple"⁹⁷. Selon cette description, pour définir la fierté, il faut d'abord grouper les individus que l'opinion commune présente comme fiers, tels Alcibiade, Achille, Ajax, Lysandre, Socrate. Ensuite, par une considération attentive, il importe de dégager l'élément commun qui leur a valu d'être appelés fiers. Les trois premiers se sont imposés par leur incapacité à supporter un

⁹⁷ Sec. Anal., II, c. 13, 97 b 6 ss.

affront. Il n'en est pas ainsi de Lysandre et Socrate, et pourtant l'opinion commune les reconnaît comme fiers eux aussi. Dès lors n'y aurait-il pas lieu de découvrir chez ces derniers un trait commun qui justifie leur renommée. Tous deux étaient indifférents à la bonne et à la mauvaise fortune. A cette phase de la recherche, une autre hypothèse surgit : l'incapacité à supporter un affront et l'indifférence à la bonne et à la mauvaise fortune recèlent-ils un aspect commun? Si oui, c'est en ce dernier que résidera l'essence de la fierté; et pour saint Thomas, il y en a un, la grandeur d'âme.⁹⁸ Sinon, il faudra conclure à l'existence de deux espèces de fierté; selon Tricot, telle est l'opinion d'Aristote dans le cas occurrent.⁹⁹

La méthode des ressemblances constitue un effort pour préparer et orienter le passage à l'universel, soit l'induction, de manière à obtenir le tout le plus distinct possible. Elle n'est pas assimilable à l'analyse, car celle-ci, en tant qu'elle procède par voie de décomposition, présuppose un universel confus déjà élaboré.

Des trois méthodes précitées, seule la deuxième réalise parfaitement la notion d'analyse. En effet, l'analyse décompose afin de mieux déterminer la fonction de chacune des parties dans le tout. La méthode

⁹⁸ In II Post. Anal., lect. 16, n. 554.

⁹⁹ "En réalité, comme le dit Aristote, le terme fierté n'a pas un sens ni une définition unique : ..." (Aristote, Traduction nouvelle et notes par G. Tricot. Organon, Les Seconds Analytiques, Paris, Vrin, 1962, note 2, p. 223.)

de division atteint ce résultat; elle dégage les éléments de l'essence selon leur rôle respectif, genre ou différence. La première méthode décrite sépare les éléments essentiels des accidentels, mais elle n'apporte pas de précision sur les rapports entre les notes de la définition.

Le syllogisme de l'essence

En plus des méthodes décrites, le syllogisme, l'analyse par voie de réduction, peut-il conduire à la découverte de l'essence des choses? La définition peut-elle se prouver par une démonstration? Il semble que non. D'abord leur objet respectif les oppose l'une à l'autre; en effet, la définition porte sur l'essence,¹⁰⁰ tandis que la démonstration manifeste l'existence d'une propriété dans un sujet.¹⁰¹ Ensuite, la démonstration prouve l'existence d'un effet à partir d'un moyen terme qui exprime la cause de cet effet. Il y a donc entre ce qu'exprime le moyen terme et la réalité signifiée dans la conclusion un rapport de cause à effet. Or la cause est toujours proportionnelle à son effet. Dans l'hypothèse où une démonstration de l'essence serait possible, le moyen terme, pour être cause adéquate de la définition

¹⁰⁰ "C'est qu'en effet, la définition porte sur l'essence et la substance, tandis qu'il est manifeste que toutes les démonstrations posent et assument l'essence : ...". Sec. Anal., II, c. 3, 90 b 30 ss.

¹⁰¹ "La démonstration aura donc pour objet que la chose est. Et c'est bien là ce que font actuellement les sciences : le géomètre pose la signification du triangle, mais il prouve qu'il a tel attribut". Sec. Anal., II, c. 7, 92 b 11 ss.

posée comme conclusion, devra lui-même inclure tous les éléments de cette définition.¹⁰² Il y aurait donc pétition de principe car on tenterait ainsi de prouver ce qui est déjà reçu, soit la définition même. "Pour généraliser, supposons qu'on ait à prouver l'essence de l'homme. Admettons que C soit homme, et A l'essence de l'homme, c'est-à-dire animal - bipède ou quelque autre chose. Alors si nous voulons faire un syllogisme, il est nécessaire que A soit attribué à tout P. Mais cette prémissse aura un nouveau moyen terme, qui par suite sera aussi l'essence de l'homme. L'argument pose donc ce qu'il fallait prouver, puisque « aussi est l'essence de l'homme »¹⁰³. En d'autres mots, la preuve syllogistique de la définition de l'homme s'énoncerait ainsi :

Tout homme est B. Or tout B est animal - bipède

Donc tout homme est animal - bipède.

Mais ce qui convient à tout homme et s'identifie à son essence ne peut être que l'essence même de l'homme. Dès lors ici B ne peut représenter que la définition même de l'homme; d'où la pétition de principe. En effet, il faut que le moyen terme soit d'une certaine manière distinct de son effet; ici entre le contenu du moyen terme et celui du grand, il n'y a aucune distinction.

¹⁰² "En effet, des conclusions contenant des essences doivent être nécessairement obtenues par un moyen qui soit lui-même une essence, comme les attributs propres le sont par un moyen propre; de sorte que des deux quiddités de la même chose, on prouvera l'une et on ne prouvera pas l'autre". Sec. Anal., II, c. 8, 93 a 10-15.

¹⁰³ Sec. Anal., II, c. 8, 93 a 10-15.

Toutefois, malgré la rigueur de ces arguments, le syllogisme paraît en mesure d'apporter une certaine contribution à la recherche de la définition. Aristote ne s'en sert-il pas pour manifester les définitions de l'éclipse et du tonnerre. Voici la teneur de ces raisonnements :

L'éclipse est interposition de la terre, (entre le soleil et la lune). L'interposition de la terre est perte de lumière sur la lune.

L'éclipse est perte de lumière sur la lune.¹⁰⁴

Le tonnerre est extinction de feu dans les nuages. L'extinction de feu dans les nuages est bruit dans les nuages.

Le tonnerre est bruit dans les nuages.¹⁰⁵

Ces deux syllogismes présentent une caractéristique digne de mention. Dans l'un et l'autre le moyen et le grand terme expriment différents aspects de la définition du sujet. L'interposition de la terre et l'extinction du feu dans les nuages constituent l'élément formel de leur défini respectif, éclipse et tonnerre; la perte de lumière sur la lune, et le bruit dans les nuages, l'élément matériel. Et puisque la matière n'exerce sa causalité que sous l'influence de la forme, - les matériaux ne sont matière d'une maison que par l'agencement qui les intègre à l'édifice -, il s'ensuit que la forme est en un sens cause de la matière. En tant que principe de la matière sous un certain rapport, la forme peut jouer le rôle de moyen terme vis à vis

¹⁰⁴ Sec. Anal., II, c. 8, 93 a 30 ss.

¹⁰⁵ Sec. Anal., II, c. 8, 93 b 6 ss.

elle. Aussi y a-t-il possibilités de construire un syllogisme à partir des éléments formel et matériel de la définition à condition que la forme serve de moyen terme. La conclusion d'un tel syllogisme énonce que tel élément matériel appartient vraiment à tel sujet. Aussi ce n'est pas toute la définition du sujet que manifeste la conclusion, mais une partie seulement. Quant à la partie qui sert de moyen terme, en l'occurrence, l'élément formel, elle est présupposée, non prouvée par le raisonnement. Elle est une donnée fournie par l'induction ou l'une ou l'autre des voies de recherche déjà mentionnées. C'est pourquoi on ne peut dire que l'essence soit vraiment démontrée.

A partir des propositions impliquées dans les syllogismes considérés, Aristote affirme que la définition peut revêtir trois sens différents. "En un premier sens, elle est un discours indémontrable de l'essence"¹⁰⁶; tels sont les énoncés fournis par l'induction ou une autre voie que le syllogisme, en l'occurrence : l'éclipse est interposition de la terre entre le soleil et la lune; le tonnerre est extinction de feu dans les nuages. "En un second sens, elle est un syllogisme de l'essence ne différant de la démonstration que par la position des termes"¹⁰⁷. Par exemple : l'éclipse est perte de lumière sur la lune par suite de l'interposition de la terre; le tonnerre est bruit dans les nuages par suite de l'extinction du feu dans les nuages. Ici les

¹⁰⁶ Sec. Anal., II, c. 10, 94 a 10 ss.

¹⁰⁷ Ibidem

éléments formel et matériel se retrouvent dans un seul énoncé et non dans des rapports de prémissse à conclusion. "Et en un troisième sens, elle est la conclusion de la démonstration de l'essence"¹⁰⁸. Dans cette catégorie se retrouvent les conclusions : l'éclipse est perte de lumière sur la lune; le tonnerre est un bruit dans les nuages.

Ainsi pour Aristote, la définition, discours qui exprime l'essence, se présente de diverses manières, tantôt au terme d'une induction ou d'une voie de recherche autre que le syllogisme, tantôt pour ainsi dire déguisée sous la formule syllogistique, et enfin comme conclusion du syllogisme de l'essence. Cependant, quoi qu'il en soit, la définition complète presuppose toujours l'induction ou une autre voie de recherche que la démonstration, car le syllogisme ne peut prouver qu'une partie de la définition, et ce, à partir d'un moyen terme antérieur, qui est lui-même un élément de la définition, et une donnée presupposée à l'argumentation.

Ici une dernière question surgit. Le syllogisme de l'essence peut-il s'élaborer à partir d'un autre moyen terme que l'élément formel? En principe, toute forme de causalité susceptible de s'exercer à l'égard des autres causes pourrait servir de moyen terme. Ce rôle pourrait échoir à la cause finale qui constitue la raison d'être de l'agencement et du choix de la matière. Voici comment se bâtitrait une telle argumentation.

¹⁰⁸ Sec. Anal., II, c. 10, 94 a 10 ss.

Une maison est un abri contre les intempéries.

Or un tel abri doit être un agencement de pierres, ciment, bois, etc.

Donc la maison est un agencement de pierres, bois, ciment, etc.¹⁰⁹.

Les éléments inclus dans ce syllogisme peuvent se regrouper autrement et s'énoncer sous forme de définition : une maison est un agencement de pierres, bois, etc., propre à abriter l'homme contre les intempéries.

L'induction et l'expérience

L'analyse et les divers modes décrits pour cerner la définition, sauf le dernier, amorcent leur développement à partir de la considération d'un tout universel confus. D'où vient cet universel? "C'est par l'induction des cas particuliers qui sont semblables que nous pensons dégager l'universel"¹¹⁰. Et cet autre texte qui corrobore le précédent : "c'est ou par induction ou par similitude que la plupart du temps on atteint l'universel"¹¹¹. Et l'induction, "c'est le passage des cas particuliers à l'universel : si par exemple, le plus habile pilote est celui qui sait, et s'il en est de même pour le cocher, alors, d'une façon générale, c'est l'homme qui sait oui, en chaque cas est le meilleur"¹¹²,

¹⁰⁹ Joseph de Tonquedec, La critique de la connaissance, troisième édition, Paris, Lethielleux, note G. p. 539.

¹¹⁰ Top. I, c. 18, 108 b 10 ss.

¹¹¹ Top., VIII, c. 8, 160 a 35 ss.

¹¹² Top., I, c. 12, 105 a 10-15.

Mais en quoi consiste le mécanisme de cette forme de discours?

Pour le bien saisir, il importe d'établir une comparaison avec le syllogisme. Dans la démonstration, le plus connu de nous qui sert de point de départ au raisonnement est un moyen terme universel; dans l'induction, c'est l'expérience, soit un ensemble de cas individuels porteurs d'une certaine ressemblance. Dans la démonstration, la conclusion jaillit sous la force du principe d'identité, deux choses identiques à une troisième sont aussi identiques entre elles; dans l'induction, le passage à l'universel s'opère en vertu de l'admission dans la nature d'une nécessité au moins hypothétique manifestée par la régularité des phénomènes.¹¹³ A titre d'exemple d'induction, Aristote cite le cas suivant.

L'homme, le cheval et le mulet vivent longtemps.

Tous les animaux sans fiel sont l'homme, le cheval et le mulet.

Tous les animaux sans fiel vivent longtemps.¹¹⁴

¹¹³ Telle est la position qui se dégage de l'analyse du Père de Vries. (Joseph de Vries, La pensée et l'être, Louvain, Nauwelaerts, 1962, pp. 304-315). Elle se situe fort bien dans le cadre de pensée aristotélicien où la nature est source de nécessité tantôt absolue, tantôt hypothétique. Cette remarque vaut pour l'induction considérée au point de vue de la matière. Sous l'aspect formel, les choses se présentent d'une manière différente. "Du point de vue formel, l'induction au bien est complète, ou bien n'existe pas : il n'y a pas de milieu." (Emile Simard, La nature et la portée de la méthode scientifique, Québec, Les Presses universitaires Laval, 1956, p. 268.) Toutefois, cette exigence, l'énumération complète, ne paralyse pas le procédé. "Cette condition ne signifie point qu'il faille, dans l'énoncé de l'induction, énumérer un par un tous les singuliers, si nombreux soient-ils. Après la mention de quelques-uns, il suffit d'ajouter et sic de aliis - "et ainsi de suite pour les autres." (Emile Simard, op. cit., p. 271.)

¹¹⁴ Sec. Anal., II, c. 23, 68 b 15 ss.

De tous les cas observés se dégage une constante entre le fait d'être sans fiel et de vivre longtemps.

A partir de termes semblables, le syllogisme se déroulerait autrement.

Tous les animaux sans fiel vivent longtemps. Or l'homme, le cheval et le mulet sont des animaux sans fiel.

Donc l'homme, le cheval et le mulet vivent longtemps.

Cette argumentation repose sur la saisie d'un rapport de cause à effet entre le fait d'être sans fiel et de vivre longtemps; en d'autres mots il faut connaître la caractéristique réelle qui rend compte de ce phénomène. Il y a donc une différence marquée entre la conclusion d'un syllogisme et celle d'une induction. Cette dernière manifeste une constante, les choses se passent ainsi, rien de plus; la première dit pourquoi il en est ainsi.

En ce qui concerne l'induction, un problème se pose : pour le saut à l'universel, l'énumération complète est-elle requise? Selon les premiers Analytiques, il semble que oui. "Il est indispensable de concevoir C¹¹⁵ comme composé de tous les êtres particuliers, car l'induction procède par l'énumération d'eux tous"¹¹⁶. D'après l'exemple apporté dans le contexte, l'expression "êtres particuliers" désigne des

¹¹⁵ C représente ici l'homme, le cheval et le mulet qui, pour Aristote, sont les seuls animaux sans fiel.

¹¹⁶ Sec. Anal., II, c. 23, 68 b 25-30.

espèces. D'ailleurs un passage des Topiques permet de préciser la pensée d'Aristote sur ce point.

Un autre lieu, c'est d'examiner tous les cas où un prédicat a été affirmé ou nié universellement d'un sujet. Mais l'examen de ces cas doit porter sur les espèces et non sur la multitude infinie des individus, car alors l'enquête se fera d'une façon plus méthodique et par des étapes moins nombreuses¹¹⁷.

Toutefois, la plupart des commentateurs, étayés sur d'autres affirmations du Stagirite ainsi que sur le fondement même de l'induction, ne considèrent pas cette exigence comme rigoureuse. Ainsi l'exemple cité au début des Topiques est loin de contenir une énumération complète.¹¹⁸ En outre, d'après les Seconds Analytiques, la matière de l'induction, c'est l'expérience.¹¹⁹ Mais celle-ci ne requiert pas une énumération complète de tous les cas, elle se définit comme "une multiplicité numérique de souvenirs". De plus, dans la mesure où l'induction repose sur la nécessité rencontrée dans la nature, comme celle-ci est souvent hypothétique et se manifeste avec une régularité qui n'exclut pas les exceptions, le dénombrement de tous les cas ne peut être exigé.

Reste un dernier aspect. L'induction est-elle apte à engendrer une conclusion aussi rigoureuse que la démonstration? Deux affirmations

¹¹⁷ Top., II, c. 2, 109 b 11-15.

¹¹⁸ Top., I, c. 12, 105 a 11-15.

¹¹⁹ Sec. Anal., II, c. 19, 100 a 5-10.

d'Aristote semblent l'insinuer. L'une est tirée des Premiers Analytiques: "ce genre de syllogisme sert à procurer la prémissie première et immédiate ..."¹²⁰; l'autre, des Seconds Analytiques, "et c'est de l'expérience à son tour (c'est-à-dire de l'universel en repos tout entier dans l'âme comme une unité en dehors de la multiplicité et qui réside une et identique dans tous les sujets particuliers) que vient le principe de l'art et de la science, de l'art en ce qui regarde le devenir, et de la science en ce qui regarde l'être"¹²¹. L'évidence des prémisses et des principes doit être au moins équivalente à celle des conclusions. Dès lors, si les propositions au terme de l'induction servent de prémisses à des démonstrations, leur évidence doit conduire à une certitude absolue. Pourtant d'autres textes infirment la portée de cette assertion. "L'induction est un procédé plus convaincant et plus clair, plus facilement connu par le moyen de la sensation, et par suite accessible au vulgaire. Mais le raisonnement a plus de force, et il est plus efficace pour répondre aux contradicteurs"¹²². Ce passage n'accorde certes pas autant de rigueur à l'induction qu'au syllogisme. Il en est de même pour cet autre : "Il faut dans les discussions dialectiques, se servir du syllogisme plutôt avec les dialecticiens qu'avec le vulgaire; au contraire, c'est plutôt l'induction qu'il faut employer avec le vulgaire"¹²³.

¹²⁰ Premiers Analytiques, II, c. 23, 68 à 30.

¹²¹ Sec. Anal., II, c. 19, 100 à 5-10.

¹²² Top., I, c. 12, 105 à 15-20.

¹²³ Top., VIII, c. 2, 157 à 19-20.

Par suite de son étroite connexion avec la connaissance sensible, l'induction serait ordonnée à la persuasion plutôt qu'à une déduction rigoureuse.

Comment résoudre l'apparente contradiction entre les textes mentionnés? Une distinction s'impose. Les principes d'où dérive une conclusion par voie démonstrative s'obtiennent par induction, toutefois leur évidence surgit d'une autre source. En ce qui concerne les principes communs, leur évidence ressort des notions mêmes du sujet et du prédicat. En présence de l'énoncé, le tout est plus grand que la partie, l'intelligence donne son adhésion car sa connaissance des notions mises en rapport lui fait voir l'évidence de la relation. L'induction n'a d'autre rôle que de relier les termes dans une proportion universelle. Ici, parce que l'intelligence saisit d'emblée l'évidence du rapport, il est plus difficile d'établir une ligne de démarcation entre ce qui revient à l'induction et ce qui est attribuable à l'appréhension des termes. Pour les principes propres, la plupart du temps il en va autrement. Ainsi l'induction manifeste le lieu comme un contenant et le temps comme quelque chose du mouvement. Mais l'évidence de ces rapprochements ne s'impose pas d'emblée. C'est par le circuit difficile d'une analyse approfondie des termes qu'elle parviendra à percer. L'interprétation qui pointe à travers ces textes en apparence contradictoires se résume en ceci : l'universalité des principes provient de l'induction, mais leur évidence, d'une autre source, soit de la seule appréhension des termes ou de l'analyse.

L'étude de l'induction, pour être complète, conduit nécessairement à celle de l'expérience qui lui sert de point de départ; en effet la notion d'un dérivé quelconque ne se clarifie que si on la projette dans la lumière de ses principes.

Pour Aristote, l'expérience, ce sont les nombreux souvenirs d'une même chose.¹²⁴ Elle implique donc deux éléments : une multiplicité de souvenirs de l'identité de leur contenu. Mais un point appelle des éclaircissements. Puisque le contenu possible des souvenirs est des plus variés, les souvenirs dont se compose l'expérience à base de l'induction doivent-ils avoir un contenu déterminé? Un examen des quatre premiers livres des Physiques révèle cinq catégories sous lesquelles se range le contenu des expériences invoquées à la racine de l'induction : la sensation externe, la réflexion sur une sensation interne ou un état d'âme, l'opinion commune, l'opinion des Anciens, l'analogie.

L'une des sources les plus importantes de l'expérience est sans contredit la sensation externe, surtout la vision. Le premier chapitre de la Métaphysique, consacré à l'étude des diverses formes de connaissance dans leur continuité - sensation, expérience, art, science -, s'amorce par un exposé où l'accent porte sur le rôle primordial de la vision.

Tous les hommes ont, par nature, le désir de connaître; le plaisir causé par les sensations en est la preuve, car, en dehors même de leur utilité, elles nous plaisent par elles-mêmes, et plus que toutes les autres, les sensations visuelles. En effet, non seulement pour agir, mais même lorsque nous ne nous proposons aucune action, nous préférions,

pour ainsi dire, la vue à tout le reste. La cause en est que la vue est, de tous nos sens, celui qui nous fait acquérir le plus de connaissances et qui nous découvre le plus de différences.¹²⁵

C'est par l'évocation d'une expérience visuelle qu'Aristote corrobore son exposé sur la finalité au second livre des Physiques. "Mais c'est surtout visible pour les animaux autres que l'homme ..."¹²⁶

L'un des plus beaux exemples de l'emploi de l'expérience interne en vue de l'induction se rencontre dans la considération du temps.

L'obtention de l'énoncé universel, le temps est quelque chose du mouvement, découle de la prise de conscience, chez l'homme, de la liaison d'une part entre le mouvement de la pensée et le temps,¹²⁷ d'autre part, entre le mouvement physique connu par la sensation et le temps.¹²⁸ Lorsque la pensée se fixe sur un même objet et le contemple, il semble qu'aucun temps ne se passe; mais si elle va d'un objet à l'autre, il n'en est pas ainsi. De même, dans le sommeil, la conscience du temps disparaît avec l'absence de perception du mouvement physique.

L'opinion commune fonde le point de départ de la preuve de la finalité : les œuvres de la nature arrivant toujours ou fréquemment,

¹²⁵ Metaph., A, c. 1, 980 a 21 ss.

¹²⁶ Phys., II, c. 8, 199 a 20 ss.

¹²⁷ Phys., IV, c. 11, 218 b 20-25.

¹²⁸ Phys., IV, c. 11, 218 b 23-30.

celles du hasard, rarement. " ... En effet, ce n'est pas par fortune ni par rencontre que, selon l'opinion commune, il pleut fréquemment en hiver; ce le serait plutôt en été; ni les chaleurs en été; en hiver plutôt"¹²⁹. D'une source semblable dérive la connaissance des propriétés qui serviront de critère pour la détermination de l'essence du lieu. "Ainsi nous admettons que le lieu est l'enveloppe première de ce dont il est lieu, qu'il n'est rien de la chose, que le lieu premier n'est ni plus grand ni plus petit que la chose, ... etc"¹³⁰.

La proposition universelle probable, que les premiers principes de l'être mobile sont contraires, provient de l'unanimité presque complète chez les Anciens sur ce point. "On voit donc que tous, chacun à sa façon prennent pour principes les contraires; et c'est avec raison"¹³¹.

Enfin, l'analogie forme parfois le contenu d'une expérience utilisée pour l'élaboration d'un tout confus. Par exemple, l'étude du lieu s'amorce par une assimilation de celui-ci à un vase. "Que le lieu existe, on le connaît clairement, semble-t-il au remplacement : là où maintenant il y a de l'eau, là même, quand elle en part comme d'un vase,

¹²⁹ Phys., II, c. 8, 199 a ss.

¹³⁰ Phys., IV, c. 4, 210 b 32-211 a 7.

¹³¹ Phys., I, c. 5, 188 a 26 ss.

voici de l'air qui s'y trouve et, à tel moment, une autre espèce de corps occupe le même lieu"¹³².

L'expérience où s'enracine l'induction aristotélicienne offre donc un contenu des plus variés. L'observation interne et externe, l'histoire, le sens commun, l'imagination inventive fournissant tour à tour des données susceptibles de former un ensemble qui se prête à l'analyse. Toutefois l'histoire et le sens commun constituent plutôt une expérience indirecte, car ils se composent d'éléments saisis par des personnes autres que le chercheur.

A la lumière de ces remarques, l'induction apparaît comme le pivot de la recherche. A la charnière du sensible et de l'intelligible, elle recueille les données de l'expérience et pour ainsi dire les transforme en un tout universel confus, point de départ d'une investigation systématique. Au terme de l'approche dialectique et au principe d'une détermination plus rigoureuse de la vérité, elle permet le passage du plus connu de nous au plus connu en soi, du probable au certain.

¹³² Phys., IV, c. 1, 208 b 1 ss.

Les modalités de la démarche concrète

Une fois décris les moyens de recherche suggérés par les Analytiques et les Topiques, il reste à consulter une autre source : la démarche même des Physiques. Une telle entreprise s'impose à un double titre : en premier lieu pour vérifier si les règles de la logique s'appliquent dans ce traité scientifique, et ensuite, pour déceler, si possible, certaines modalités de la méthode que seule l'investigation concrète est en mesure de révéler. N'y a-t-il pas toujours un hiatus entre la théorie et la pratique. Il est donc nécessaire d'instituer un examen inductif des principales définitions développées dans cette partie de l'œuvre d'Aristote : soit les notions de nature, de mouvement, de lieu et de temps.

La nature

Voici comment se déroule l'étude de la nature. "Parmi les êtres, en effet, les uns sont par nature, les autres par d'autres causes; par nature, les animaux et leurs parties, les plantes et les corps simples, comme terre, feu, eau, air; de ces choses en effet, et des autres de même sorte, on dit qu'elles sont par nature"¹³³, Selon cet énoncé fondé sur le sens commun, "on dit"¹³⁴, la nature est un principe de production et ses œuvres se répartissent en trois catégories, les animaux, les végétaux et les êtres inanimés. Mais où réside la différence exacte entre la nature et les autres modes de production, l'art par exemple?

¹³³ Phys., II, c. 1, 192 b 8 ss.

¹³⁴ Ibidem.

Or toutes les choses dont nous venons de parler diffèrent manifestement de celles qui n'existent pas par nature; chaque être naturel, en effet, a en soi-même un principe de mouvement et de fixité, les uns quant au lieu, les autres quant à l'accroissement et au décroissement, d'autres quant à l'altération. Au contraire un lit, un manteau et tout autre objet de ce genre, en tant que chacun a droit à ce nom, c'est-à-dire dans la mesure où il est un produit de l'art, ne possèdent aucune tendance naturelle au changement ...¹³⁵.

C'est par une induction, appuyée sur une énumération complète, non pas des individus, mais des grandes catégories d'être, que la nature se dévoile comme un principe de mouvement et de repos intrinsèque au mobile lui-même, "chaque être naturel, en effet, ..." ¹³⁶. En quoi consiste exactement cette intériorité? Suffit-il que le principe soit dans le mobile à n'importe quel titre, ou doit-il y être comme élément essentiel? "Je dis [par essence] et non par accident parce qu'il pourrait arriver qu'un homme, étant médecin, fût lui-même la cause de sa propre santé; et cependant ce n'est pas en tant qu'il reçoit la guérison qu'il possède l'art médical; mais par accident, le même homme est médecin et recevant la guérison; aussi ces deux qualités peuvent-elles se séparer l'une de l'autre. De même pour la science et l'art sont deux sujets d'une toute autre nature; et néanmoins toutes les autres choses fabriquées: aucune n'a en elle le principe de sa fabrication ..." ¹³⁷.

¹³⁵ Phys., II, c. 1, 192 b 10 ss

¹³⁶ Ibidem.

¹³⁷ Phys., II, c. 1, 192 b 23 ss.

C'est par une analyse des divers modes, accidentel et essentiel , selon lesquels l'intériorité se présente dans une chose que se dégage la détermination ultime qui spécifie la nature et la distingue nettement de l'art. Ainsi trois diverses formes de connaissance contribuent au dégagement de la définition de la nature : le sens commun fournit une donnée présupposée à la recherche, la nature est un principe de mouvement; l'induction forme le tout universel confus, la nature est un principe de mouvement et de repos intrinsèque au mobile lui-même; et enfin l'analyse indique la qualité de l'intériorité requise, elle doit être essentielle et non accidentelle.

Quant au processus d'ensemble, Aristote le nomme recherche des différences et il le décrit ainsi : "Quant aux différences que les choses ont entre elles, on doit les considérer à l'intérieur des mêmes genres : par exemple, il faut rechercher par quoi la justice diffère du courage, et la sagesse de la tempérance (car toutes ces déterminations relèvent du même genre); ..." ¹³⁸

La nature et l'art sont pour ainsi dire deux espèces du genre, mode de production; ils en constituent même une division adéquate : en effet, tous les produits relèvent de l'un ou l'autre de ces principes. Ce cadre de pensée s'inscrit dans les données du sens commun selon lesquelles les choses sont causées par la nature ou par l'art. La légitimité de cette méthode pour la saisie de l'essence se concorde ainsi:

¹³⁸ Top., I, c. 16, 107 b 35-108 a 5.

" ... Elle est utile en vue de la connaissance de l'essence, du fait que nous distinguons d'ordinaire la définition qui est propre à la substance de chaque chose au moyen des différences propres à cette chose"¹³⁹.

Le mouvement

Aristote amorce son investigation par la recherche du genre, ou en son absence, de l'universel sous lequel se range le défini; ce qui le conduit à recueillir une série de présupposés.

En premier lieu, dans le mouvement il semble y avoir à la fois de l'acte et de la puissance, aussi "d'abord il faut distinguer ce qui est seulement en acte et ce qui est d'une part en acte d'autre part en puissance, et cela soit dans l'individu déterminé, soit dans la quantité, soit dans la qualité, et semblablement pour les autres catégories de l'être"¹⁴⁰.

Sous un autre aspect le mouvement s'apparente à une relation, il implique toujours un moteur et un mobile.¹⁴¹

En outre il ne se range pas sous un genre propre; en effet les réalités qu'il affecte sont des plus variées : substance, quantité,

¹³⁹ Top., I, c. 18, 108 b 1-5.

¹⁴⁰ Phys., III, c. 1, 200 b 26 ss.

¹⁴¹ Phys., III, c. 1, 200 b 28 ss.

qualité, lieu. Or le genre auquel il pourrait appartenir devrait être commun aux prédicaments mentionnés, mais un tel genre n'existe pas.¹⁴²

Enfin il y a autant d'espèces de mouvement qu'il y a de modalités possibles à l'intérieur de chaque prédicament. Or "chacun de ces modes de l'être se réalise en toute chose d'une double façon; par exemple pour l'individu déterminé, il y a sa forme et la privation; et aussi dans la qualité (blanc et noir); et aussi dans la quantité, l'achevé et l'inachevé); de même dans le mouvement local (le centrifuge et le centripète, ou le léger et le grave)"¹⁴³. En d'autres mots, le mouvement sera spécifié d'après son terme, et celui-ci peut être la forme ou la privation, le blanc ou le noir, etc.

En somme, acte et puissance à la fois, relation d'un moteur à un mobile ou vice versa, sans genre propre mais lié à plusieurs prédicaments, d'une diversité égale à celle des modes d'être, tel apparaît au premier regard, le mouvement dans toute sa complexité. C'est dans ce cadre confus formé de notions logiques et de jugements fournis par l'induction que va se dérouler l'analyse destinée à mettre en relief les éléments de la définition du mouvement.

Puisque le mouvement n'a pas de genre propre, mais est commun à plusieurs, les seules notions qui lui soient antérieures selon la nature

¹⁴² Phys., III, c. 1, 200 b 32-201 a 2.

¹⁴³ Phys., III, c. 1, 201 a 3 ss.

et qui en même temps se retrouvent dans tous les genres où il se rencontre sont celles de l'acte et de la puissance. C'est donc à partir de ces termes que l'analyse va s'amorcer.

Que le mouvement soit un acte, aucun doute sur ce point. "En effet quand le construisible, en tant que nous le disons tel, est en entéléchies il se construit; et c'est là la construction; de même l'apprentissage, la guérison, la rotation, le saut, la croissance, le vieillissement"¹⁴⁴.

Mais puisque d'une part tout acte est reçu dans un sujet et que d'autre part ce sujet est souvent à la fois en acte et en puissance, non pas certes sous le même rapport, il importe de préciser sous quel aspect le sujet du mouvement est tel. "... Le moteur naturel est mobile; tout être de ce genre en effet, meut en étant mû lui-même"¹⁴⁵. L'eau en voie de caléfaction est à la fois moteur et mobile, elle réchauffe tout en recevant de la chaleur. Tout acte est tel à l'égard de ce qu'il perfectionne; or le mouvement perfectionne le sujet en tant qu'il est mobile, en puissance, non en tant qu'il est moteur. Le mouvement est donc l'acte d'un être en puissance, d'un mobile.

Mais cet être en puissance possède déjà un certain acte, par exemple il est une substance, eau, homme; dès lors, en quoi le mouvement qu'il reçoit, à titre d'acte, se distingue-t-il de l'acte déjà possédé?

¹⁴⁴ Phys., III, c. 1, 201 a 15-19.

¹⁴⁵ Phys., III, c. 1, 201 a 23-25.

"Je dis, d'autre part "en tant que tel" car l'airain est en puissance statue, mais cependant l'entéléchie de l'airain, en tant qu'airain, n'est pas mouvement, car l'essence de l'airain et l'essence de l'être qui étant en telle puissance est tel mobile ne se confondent pas; car si elles se confondaient absolument, quant à la définition, et non seulement quant au sujet, l'entéléchie de l'airain, comme airain, serait mouvement;"¹⁴⁶

Le mobile, l'airain est en puissance statue, et cela en tant qu'airain, car de cette matière il est possible de faire une statue. Mais cette essence, cet acte qui le rend en puissance statue, ne le met pas en mouvement; s'il en était ainsi, dès qu'il y aurait de l'airain, il y aurait mouvement vers la forme statue, ce qui va contre les faits. Le mouvement est donc distinct de cet acte par lequel l'airain est tel et en puissance statue. Mais par quoi s'en distingue-t-il? L'acte formel de l'airain rend celui-ci en puissance statue, mais il ne lui confère aucune actualité dans la ligne même de la puissance. Le mouvement, au contraire, actualise précisément dans cette ligne, il affecte la potentialité même de la statue dans l'airain. D'où la nécessité d'ajouter aux notes de la définition : "en tant que tel".

Au fond, le procédé employé ici est une recherche des différences. Aristote s'applique à discerner le mouvement des principaux actes avec lesquels il semble se confondre : l'acte du moteur, l'essence même du sujet dans lequel il est reçu; et enfin la forme produite au terme du mouvement. La distinction s'opère grâce à une analyse de la notion d'acte et de ses divers rapports à la puissance. D'abord, puisque

¹⁴⁶ Phys., III, c. 1, 201 a 29 ss.

l'acte appartient de soi au sujet qu'il tend à parfaire, le mouvement est l'acte du mobile, non du moteur. Ensuite, être simplement en puissance à une forme et attualiser dans la ligne même de cette puissance ne s'identifient pas; aussi le mouvement affecte-t-il la puissance précisément en tant que puissance. Enfin, tel que défini, acte d'un être en puissance en tant que tel, le mouvement se distingue de cet acte produit à son terme. " ... L'acte du construisible, en tant que construisible, est construction; car l'acte du construisible est ou construction, ou la maison; mais quand c'est la maison, ce n'est plus le construisible; et ce qui se construit, c'est le construisible. Il faut donc que la construction en soit l'acte, et la construction est un mouvement"¹⁴⁷.

Une fois précisée la notion de mouvement, Aristote s'attaque à l'élimination d'une difficulté que semble laisser subsister l'exposé précédent : bien que principalement dans le mobile, le mouvement émane toutefois d'un moteur; serait-il à la fois action et passion, d'où le noeud. Les éléments de la solution se condensent dans le paragraphe suivant.

En général, enfin, l'enseignement qu'on donne et l'enseignement qu'on reçoit, pas plus que l'action et la passion, ne sont mêmes choses, mais l'identité ne porte que sur ce à quoi ces choses appartiennent, le mouvement; en effet l'acte de ceci dans cela et l'acte de ceci sous l'action de cela diffèrent par la définition¹⁴⁸.

¹⁴⁷ Phys., III, c. 1, 201 b 5 ss.

¹⁴⁸ Phys., I, c. 1, 200 b 28 ss.

Physiquement, c'est un seul et même mouvement qui provient de l'agent et qui affecte le mobile, mais la relation de l'agent au mouvement se nomme action, celle du mobile, passion. L'action et la passion désignent diverses relations à une seule et même réalité, le mouvement. Un seul et même mouvement est à la fois sujet de deux relations diverses dont l'une se situe dans l'agent, l'autre dans le mobile. Les termes mouvement, action et passion expriment donc des aspects distincts d'une seule et même réalité.

L'examen de cette dernière difficulté s'imposait, car elle figurait déjà implicitement dans l'énumération des présupposés¹⁴⁹. Par sa solution, Aristote boucle pour ainsi dire la recherche.

La détermination de la vérité au sujet du mouvement s'échelonne donc en trois phases : le rassemblement de certaines données issues à la fois d'un système de pensée et de l'expérience, et dont la confrontation suggère, par le truchement de l'induction, un universel confus, en l'occurrence un mélange d'acte et de puissance; l'analyse, par voie de décomposition, des notions retenues en vue de clarifier leurs rapports au sein de la définition; et enfin la vérification de l'énoncé dégagé par l'examen de certain problème, en apparence non encore résolu.

¹⁴⁹ Phys., I, e. 1, 200 b 28 ss.

Le lieu

Au début de l'investigation ordonnée à la découverte de la vérité sur la définition du lieu, Aristote rassemble les caractéristiques probables de cette notion livrées par l'approche dialectique.

Prenons, à ce sujet, ce qui semble être ses véritables propriétés essentielles. Ainsi nous admettons que le lieu est l'enveloppe première de ce dont il est le lieu, qu'il n'est rien de la chose, que le lieu premier n'est ni plus grand ni plus petit que la chose et qu'il en est séparable ; ajoutons qu'à tout lieu appartiennent le haut et le bas, que les corps sont transportés par nature et reposent dans les lieux propres à chacun, et cela soit en haut, soit en bas¹⁵⁰.

Il assigne ensuite la fonction de la recherche consécutive : dégager l'essence en vue d'un triple but : résoudre les difficultés ; "transformer en propriétés véritables du lieu celles qu'on avait seulement admises comme telles"; "rendre manifeste la raison des embarras et endroits difficiles rencontrés dans ce sujet"¹⁵¹.

Il procède ensuite à l'examen des diverses données de l'expérience. Parmi ces dernières, deux prédominent, le mouvement local et l'air reçu comme un lieu. La démarche doit s'amorcer par l'examen de la première car "il faut réfléchir qu'aucune recherche ne serait instituée sur le lieu s'il n'y avait pas une espèce de mouvement selon le lieu;¹⁵² selon l'ordre d'apprentissage, l'existence du lieu est connue

¹⁵⁰ Phys., IV, c. 4, 210 b 32-211 a 7.

¹⁵¹ Phys., IV, c. 4, 211 a 7 ss.

¹⁵² Phys., IV, c. 4, 211 a 12 ss.

à travers le mouvement local. Aussi le choix de l'air comme modèle de lieu relève-t-il d'une expérience consécutive.

Le développement du contenu de l'expérience du mouvement local révèle deux particularités : les mouvements d'augmentation et de décroissement se réduisent en définitive à un mouvement local; ensuite un corps peut être mis dans un lieu d'une double manière : par soi, comme un navire dans l'eau, ou par accident, en vertu de son sujet, comme le clou du navire dans l'eau.¹⁵³ S. Thomas justifie cette dernière remarque par l'équivalence entre la façon de se mouvoir localement et le mode d'être dans un lieu.¹⁵⁴

Quant à l'expérience selon laquelle une chose est dans l'air comme dans un lieu, que révèle-t-elle? "... Dans l'air, oui, mais non dans tout l'air, et c'est la partie extrême et enveloppante que nous avons en vue; en effet, si c'est tout l'air qui est lieu, chaque chose ne sera pas égale à son lieu"¹⁵⁵. C'est donc une autre donnée de l'expérience, le lieu n'est ni plus grand ni plus petit que son contenu, qui autorise l'interprétation : seule la surface première et enveloppante de l'air est lieu.

¹⁵³ Phys., IV, c. 4, 211 a 14 ss.

¹⁵⁴ In IV Phys., lect. 5, n. 450.

¹⁵⁵ Phys., IV, c. 4, 211 a 23 ss.

Mais cette enveloppe est-elle continue ou contigüe à l'objet localisé? "Assurément, quand l'enveloppe est non pas détachée du corps, mais continue avec le corps, on ne dit pas qu'il est en elle comme dans un lieu mais comme une partie dans un tout"¹⁵⁶. Sur quels motifs repose cette affirmation du sens commun? "Si le corps est continu à l'enveloppe, il ne se meut pas en elle, mais avec elle; séparé, en elle"¹⁵⁷. Comme il appartient de l'examen du mouvement local, le corps localisé par soi se meut dans un lieu, non avec lui, Ici comme dans le cas précédent, l'interprétation s'appuie sur les données d'une autre expérience.

Au terme de cette investigation l'essence du lieu se manifeste comme l'enveloppe première contigüe au contenu.

Le processus employé pour arriver à ce résultat répond à la notion d'analyse par voie de décomposition. En effet Aristote, à la suite de l'approche dialectique, est déjà en possession d'un certain nombre de caractéristiques du lieu, mais celles-ci forment un tout confus où ne se distinguent pas encore les éléments essentiels. Pour parvenir à introduire un ordre entre tous ces attributs, soit à dégager l'essence des propriétés, il scrute l'une après l'autre, à partir de la plus connue de nous, les expériences fondamentales relatives au lieu. Il en développe le contenu d'une manière systématique, si nécessaire, à la lumière

¹⁵⁶ Phys., IV, c. 4, 211 a 29 ss.

¹⁵⁷ Phys., IV, c. 4, 211 a 30-35.

de certaines autres données de l'observation, puis une fois connue la fonction de chacune des notes, les regroupe selon l'ordre d'antériorité naturelle, du plus connu en soi. C'est ainsi qu'il arrive à saisir la racine des propriétés, la cause explicative des autres attributs. En effet, puisque le lieu est l'enveloppe première contigüe à son contenu, il s'ensuit nécessairement qu'il n'est pas une partie du corps localisé, qu'il en est séparable, et qu'il en est d'égale dimension.

Le caractère principal de cette analyse consiste en ce qu'elle scrute une notion surtout dans l'optique du contexte expérimental où elle se situe. Par exemple, l'affirmation, le lieu est l'enveloppe première, se tire de la confrontation de deux données de l'expérience : l'air est un lieu; et le lieu est égal à son contenu.

Enveloppe première contigüe à son contenu, telle est, selon l'analyse, la caractéristique essentielle du lieu. Mais quelle est au juste la réalité correspondante à cette notion? La forme, la matière, l'intervalle ou les extrémités?¹⁵⁸ Bien qu'en apparence enveloppe, la forme n'est pas contigüe à son contenu.¹⁵⁹ Quant à la matière, sujet permanent sous la succession des formes, elle n'est ni enveloppe, ni séparable de son contenu.¹⁶⁰ "Si l'intervalle pris en soi était quelque chose capable par nature d'être et de subsister en soi-même, les lieux

¹⁵⁸ Phys., IV, c. 4, 211 b 5 ss.

¹⁵⁹ Phys., IV, c. 4, 211 b 10 ss.

¹⁶⁰ Phys., IV, c. 4, 211 a 36 ss.

seraient infinis; en effet l'air, certes, vient prendre la place de l'eau; mais toutes les parties feront dans le tout ce que fait toute l'eau dans le vase¹⁶¹. En d'autres mots, l'air occupe tout l'espace et chaque partie d'air occupe une partie de l'espace, mais les parties d'air sont susceptibles d'être en nombre infini, car l'air est divisible à l'infini. Dès lors, l'espace doit se composer d'autant de parties qu'il y a de parties d'air possible; il y aura donc une infinité de lieux. Sur cet argument pousse une objection. Il ne semble pas nécessaire de poser les lieux en nombre infini; il suffirait que le lieu soit divisible à l'infini, tout comme l'air ou l'eau. A ceci, s. Thomas répond : "On ne peut dire que la division engendrerait de nouvelles dimensions, la division ne cause pas les dimensions, mais divise les dimensions préexistantes"¹⁶². Aussi dans cette perspective, pour répondre à la divisibilité infinie du corps contenu, faut-il des lieux dont le nombre soit infini en acte, ce qui est impossible. Il reste donc que le lieu n'est rien d'autre que la limite du corps enveloppant.

Ainsi, pour déterminer la réalité en laquelle se vérifient les exigences de la notion de lieu, Aristote emploie le syllogisme disjonctif, soit une forme du syllogisme conditionnel,

¹⁶¹ Phys., IV, c. 4, 211 b 18 ss.

¹⁶² In IV Phys., lect. 6, n. 461.

Voilà pour le genre du lieu. Mais quelle en est la différence spécifique? Comment se distingue-t-il du vase? Pour tous, le lieu est immobile, tandis que le vase ne l'est pas.¹⁶³

En vue de compléter la définition du lieu, Aristote met en œuvre l'instrument dialettique, qualifié recherche des différences. En effet cette méthode s'avère praticable même si les notions sont rapprochées par analogie comme le cas se présente pour le vase et le lieu. "Quant aux différences que les choses ont entre elles on doit les considérer ... aussi d'un genre à un autre, à la condition qu'ils ne soient pas trop éloignés l'un de l'autre, comme par exemple si on recherche par quoi la sensation diffère de la science"¹⁶⁴.

La recherche se clôt par la solution des difficultés. La définition obtenue ne laisse subsister aucun des problèmes énumérés dans l'approche dialectique. Le lieu étant séparable de son contenu, et le mouvement d'augmentation se réduisant à un mouvement local, il n'est pas nécessaire que le lieu augmente avec le corps. Quant au point, il est dans un lieu par accident, non par sei. En outre, puisque le lieu est la surface du corps enveloppant, et non un corps, il n'y a pas deux corps dans un même lieu; et pour la même raison, le contenu est un corps purement et simplement, non "une extension corporelle"¹⁶⁵.

¹⁶³ Phys., IV, c. 4, 212 a 7 ss.

¹⁶⁴ Top., I, c. 16, 107 b 35-108 a 5.

¹⁶⁵ Phys., IV, c. 5, 212 b 22 ss.

Dans la recherche précédente se discernent cinq genres d'opération : le rassemblement des données probables en vue de l'élaboration du tout confus; l'analyse qui, de ce tout confus, dégage le genre du lieu; le syllogisme disjonctif qui par l'élimination de toutes les autres hypothèses manifeste la chose réalisant la notion de lieu; la recherche des différences par laquelle s'obtient l'élément spécifique; et enfin la vérification par la solution des difficultés.

Certes le processus global ne peut se ranger en entier sous l'une ou l'autre des méthodes de définition déjà exposées dans les Analytiques. Toutefois, l'amorce de l'investigation, soit le rassemblement des caractéristiques probables offre quelque similitude avec la première méthode décrite dans les Analytiques seconds. Selon ce procédé, il faut recueillir les attributs qui appartiennent toujours à l'objet et dont l'extension est plus grande que celle du défini. En ce qui regarde la recherche des différences, elle s'apparente à la méthode de division dont elle est comme une formule en raccourci.

Enfin il importe de signaler que la vérité du jugement dans lequel s'exprime le défini mentionné ne ressort ni de la confrontation immédiate du sujet et du prédicat comme dans les principes communs, ni d'un moyen terme déjà compris, mais de la marche progressive et sinuuse de l'investigation qui évolue graduellement du probable au certain. Aussi est-il impossible de cerner d'une manière rigoureuse la notion de lieu sans la relier au processus d'où elle découle.

Le temps

" Une expérience interne lance la recherche sur la notion de temps. " ... Quand nous ne subissons pas de changements dans notre pensée, ou que nous ne les apercevons pas, il ne semble pas qu'il se soit passé du temps"¹⁶⁶. Si l'esprit ne se rend pas compte du mouvement, il ne saisit pas le temps non plus. Dès lors le temps n'est pas sans le mouvement.

Puis la démarche se poursuit par la projection de l'expérience précédente dans une nouvelle optique. " ... C'est en percevant le mouvement que nous percevons le temps : car si quand nous sommes dans l'ombre et ne ressentons rien par l'intermédiaire du corps, un mouvement se produit dans l'âme, aussitôt alors il semble que simultanément un certain temps se soit passé; et inversement quand un certain temps paraît s'être produit"¹⁶⁷. Ici l'expérience offre un nouvel élément : la prise de conscience du temps conduit à celle du mouvement. Aussi, puisque d'une part la connaissance du mouvement conduit à celle du temps, et puisque d'autre part, la saisie du temps engendre celle du mouvement, il faut conclure : non seulement le temps n'est pas sans le mouvement, mais il est quelque chose du mouvement.

En outre l'expérience interne se révèle avec une autre particularité : " ... en effet, le temps paraît toujours s'être écoulé

¹⁶⁶ Phys., IV, c. 11, 218 b 21 ss.

¹⁶⁷ Phys., IV, c. 11, 219 a 2 ss.

proportionnellement au mouvement"¹⁶⁸. Selon une autre formule, la durée paraît être proportionnelle à la grandeur que parcourt le mouvement. L'impression de durée est donc liée au mouvement continu; qui dit grandeur, dit continuité. Mais d'où vient exactement cette impression de durée? "Nous disons que du temps s'est passé, quand nous prenons sensation de l'antérieur - postérieur dans le mouvement"¹⁶⁹. Oui, mais comment arrive-t-on à distinguer de l'antérieur - postérieur dans le mouvement? "Cette détermination suppose qu'on prend ces termes l'un distinct de l'autre, avec un intervalle différent d'eux; quand en effet, nous distinguons par l'intelligence les extrémités et le milieu, et que l'âme déclare qu'il y a deux instants, l'antérieur d'une part, le postérieur d'autre part, alors nous disons que c'est là un temps; ..."¹⁷⁰. La saisie de l'antérieur - postérieur dans le mouvement est l'œuvre de l'intelligence qui distingue dans le mouvement des extrémités et un milieu, et dénombre ainsi deux instants successifs.

Quand donc nous sentons l'instant comme unique au lieu de le sentir ... comme antérieur et postérieur dans le mouvement, ... il semble qu'aucun temps ne s'est passé parce qu'aucun mouvement ne s'est produit. Quand au contraire nous percevons l'antérieur et le postérieur, alors nous disons qu'il y a temps; voici en effet ce qu'est le temps : le nombre du mouvement selon l'antérieur - postérieur¹⁷¹.

¹⁶⁸ Phys., IV, c. 11, 219 a 10-14.

¹⁶⁹ Phys., IV, c. 11, 219 a 22 ss.

¹⁷⁰ Phys., IV, c. 11, 219 a 25-30.

¹⁷¹ Phys., IV, c. 11, 219 a 30-219 b 1.

Ici, dans l'analyse destinée à préciser la nature des rapports entre le temps et le mouvement, l'expérience interne joue un rôle prépondérant. En plus de fournir le tout confus à développer, elle est présente à toutes les phases de l'investigation. Tous les rapprochements effectués entre le temps et les éléments de sa définition s'appuient sur une donnée de l'expérience interne. Le temps n'est pas sans le mouvement, car la prise de conscience du temps s'opère par celle du mouvement; le temps est quelque chose du mouvement car l'esprit ne peut les saisir l'un sans l'autre; le temps est lié à un mouvement continu car la conscience du temps s'accompagne d'une sensation de durée; le temps est nombre car se rendre compte du temps, c'est distinguer de l'antérieur et du postérieur dans le mouvement, c'est poser deux instants. En outre, quand il s'agit de la détermination du sujet du temps, c'est une autre donnée de l'expérience interne qui intervient : le temps est régulier, il n'est ni lent, ni rapide.¹⁷²

D'où vient cette prédominance de l'expérience interne dans la recherche de la notion de temps? De la nature même du temps : il est nombre. " ... Si rien ne peut par nature compter que l'âme, et dans l'âme, l'intelligence, il ne peut y avoir de temps sans l'âme, sauf pour ce qui est le sujet du temps, comme si par exemple on disait que le

¹⁷² Fls., IV, c. 10, 218 b 13 ss.

mouvement peut être sans l'âme¹⁷³. Or tout ce qui relève de l'âme et de l'intelligence ne se connaît que par voie de réflexion interne.

Cette étude illustre bien la dépendance étroite entre la nature d'un sujet et la méthode employée pour le cerner.

En ce qui regarde les autres développements relatifs au temps, ils ne présentent pas d'intérêt nouveau du point de vue de la recherche. L'étude de l'instant, principe du nombre et de la continuité du mouvement s'effectue grâce à une analogie avec le rôle du mobile dans le mouvement local et celui du point dans la ligne.¹⁷⁴ Et tout comme dans la recherche de la notion de lieu, l'investigation se termine par la solution des difficultés.¹⁷⁵

Le processus général se réduit à une application de la première méthode décrite dans les Analytiques; en effet il consiste à recueillir les attributs qui appartiennent toujours à la notion à définir jusqu'à ce que l'ensemble des notes soit exclusif au défini. Prises en elles-mêmes les notions de nombre, d'antérieur et de postérieur ont plus d'extension que le temps, mais groupées dans la formule, le nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur, elles ne conviennent qu'au temps.

¹⁷³ Phys., IV, e. 14, 223 a 21 ss.

¹⁷⁴ Phys., IV, e. 11, 219 b 15-220 a 10,

¹⁷⁵ Phys., IV, e. 14.

Comme le révèlent les investigations de la nature, du mouvement, du lieu et du temps, la démarche concrète va du confus au distinct par voie d'analyse. La chasse aux définitions de la nature et du mouvement se déroule selon la méthode de division réduite à une forme simplifiée, la recherche des différences. Quant aux notions de lieu et de temps, elles s'obtiennent par un processus qui s'apparente à la première méthode de recherche de la quiddité. C'est la nature du point de départ, le plus connu de nous, qui commande la diversité des méthodes. Si dans l'universel au terme de l'induction, l'intelligence saisit immédiatement le genre, la méthode qui prévaut est la recherche des différences. Si, au contraire, l'induction n'offre qu'un ensemble de propriétés aux fonctions indécises, comme dans l'étude du lieu, ou encore qu'un rapprochement plus ou moins défini, telle l'amorce à la définition du temps, il faut aller à la découverte du genre, et alors il convient d'appliquer la première méthode.

Toutefois, chacune des investigations mentionnées contient des éléments qui lui sont propres. L'analyse de la notion de nature se élève par la division de l'intériorité en essentielle et accidentelle; celle du mouvement se poursuit à la lumière des raisons d'acte et de puissance. Dans le premier cas, les jeux se font sur l'extension du concept, dans le second, sur la compréhension. La distinction du genre du lieu s'opère dans l'optique de l'expérience externe; celle de l'essence du temps, dans la perspective de l'expérience interne.

Ainsi la théorie de la recherche de la définition, exposée dans les Analytiques postérieurs, se retrouve dans la démarche concrète. Cependant elle y apparaît beaucoup plus complexe, chargée d'éléments nouveaux, nuancée sous la pression des exigences de l'objet et du plus connu de nous.

La recherche du propter quid

Pour l'investigation du propter quid, Aristote préconise deux modes de recherche : la méthode de sélection et l'analogie.

La première "consiste à poser le genre qui est commun à tous les sujets étudiés : par exemple, si ce sont des animaux, quelles sont les propriétés qui appartiennent à tout animal. Celles-ci une fois acquises, c'est au tour de la première des classes restantes : on se demande quels sont les conséquents qui appartiennent à cette classe tout entière; si c'est, par exemple, l'oiseau, quelles sont les propriétés appartenant à tout oiseau; et ainsi de suite, en s'attachant toujours aux propriétés de la classe la plus proche"¹⁷⁶. De cette manière il est possible de voir si le "propter quid" réside dans un caractère générique ou spécifique. Si la propriété, dont la racine est l'objet de la recherche, se rencontre chez tous les animaux, il est évident que la solution va provenir d'un examen du genre animal;

176

Sec. Anal. II, c. 14, 98 a 1-10,

par contre, si seule une catégorie d'animaux la possèdent, tel le vol, propre aux oiseaux, l'explication va découler d'une étude de l'espèce.¹⁷⁷

Il est bon de noter que cette méthode est applicable même si la réalité douée des attributs du genre n'a pas de nom qui la désigne d'une manière expresse comme l'illustre l'exemple suivant :

... dans les animaux qui ont des cornes, nous relevons comme propriétés communes le fait de posséder un troisième estomac et de n'avoir de dents qu'à une mâchoire. La question à se poser ensuite, c'est : de quelles espèces la possession des cornes est-elle un attribut? car on ne voit en vertu de quoi les attributs en question appartiennent à ces animaux : ce sera par le fait d'avoir des cornes¹⁷⁸.

Ce mode de recherche, comme le révèlent ses grandes lignes, s'apparente à la méthode de division qui consiste à répartir le genre en espèces de manière à couvrir tous les inférieurs.¹⁷⁹

L'autre méthode suggérée pivote autour du point de repère suivant, la similitude de fonctions, même entre réalités de genres différents. "Il y a enfin une autre méthode, c'est le choix d'après l'analogie ; il n'est pas possible, en effet, de trouver un seul et même nom pour désigner l'os de la seiche, l'arête et l'os proprement dit, et pourtant toutes ces choses possèdent des attributs qui leur appartiennent comme si elles étaient d'une seule et même nature de cette sorte"¹⁸⁰.

¹⁷⁷ Sec. Anal., II, c. 14, 98 a 5-10.

¹⁷⁸ Sec. Anal., II, c. 14, 98 a 10-15.

¹⁷⁹ Voir ci-dessus, pp. 105-106.

¹⁸⁰ Sec. Anal., II, c. 14, 98 a 20-25.

La recherche entreprise pour rendre compte de la fréquence des œuvres attribuables à la nature fournit un exemple de l'application de la méthode de sélection. Vu leur fréquence, les œuvres de la nature ne peuvent tirer leur raison d'être du hasard, elles la puisent donc dans leur ordonnance à une fin¹⁸¹. Ici le hasard et la fin supplément pour des genres divers auxquels sont susceptibles de se rattacher les actions émanées de la nature. Or la caractéristique des opérations posées en vue d'une fin, qu'elles proviennent de l'art ou de la nature, c'est qu'en elles l'ordre observé est exigé par la fin.¹⁸² Précisément, cette caractéristique se constate dans les œuvres de la nature. "Si donc, c'est par une impulsion naturelle et en vue de quelque fin que l'hirondelle fait son nid, et l'araignée sa toile, et si les plantes produisent leurs feuilles en vue des fruits, et dirigent leurs racines non vers le haut, mais vers le bas, en vue de la nourriture, il est clair que cette sorte de causalité existe dans les générations et les êtres naturels"¹⁸³.

Comme il appert de ces remarques, les processus utilisés pour la recherche du "propter quid" et les méthodes employées pour la chasse à la définition ne présentent pas, dans leurs grandes lignes, une diversité radicale. Aussi est-on autorisé à conclure que dans les deux cas, le mode de recherche est sensiblement le même.

¹⁸¹ Phys., II, c. 8, 198 b 34-199 a 8.

¹⁸² Phys., II, c. 8, 199 a 8-15.

¹⁸³ Phys., II, c. 8, 199 a 20-30.

Conclusion de l'approche démonstrative

Le principe fondamental qui commande et détermine le processus de la chasse à la définition ainsi que la recherche du propter quid est sans contredit le suivant : l'intelligence part toujours du plus connu de nous. Voici comment il exerce son influence. Comme les choses sensibles sont les plus connues de nous, il est nécessaire que toute recherche s'amorce par l'expérience et l'induction, dont le rôle consiste à dégager l'universel du sensible. Mais l'universel obtenu par induction est un tout confus où les notes de la compréhension se rencontrent pêle-mêle; pour en tirer un tout distinct il importe donc de redistribuer les attributs dans le tout selon leurs fonctions respectives. Une telle mise en ordre des parties n'est réalisable que moyennant certaines conditions. D'abord elle présuppose un cadre logique où les diverses fonctions se voient caractérisées, où se déterminent par exemple les notions de genre et de différence. Elle requiert ensuite la décomposition du tout en ses parties et l'examen isolé de chacune d'elles afin de discerner leur rôle respectif. L'ensemble du processus mis ainsi en œuvre répond à la notion d'analyse par voie de décomposition¹⁸⁴. Et cette analyse elle-même va revêtir diverses formes selon la nature du plus connu de nous. En effet, si parmi les attributs

¹⁸⁴ Toute analyse présuppose un cadre où se détermine la nature des diverses fonctions susceptibles d'être exercées dans un tout. Ainsi l'analyse logique suppose déjà définies les diverses propositions, principale, subordonnée, relative, concessive, finale, etc.

du tout l'un s'impose d'emblée comme genre, tout l'effort va consister à déceler les différences; et alors il faut appliquer la méthode de division ou la recherche des différences. Si le genre est inconnu mais si par contre le tout se manifeste par un certain nombre d'attributs, il importe de recueillir ces notes, de les examiner, puis de les confronter afin de les disposer selon l'ordre d'antériorité naturelle; c'est le premier mode décrit dans les Analytiques.

Et si parfois le plus connu de nous est une partie du tout saisie comme cause d'une autre, alors la forme syllogistique elle-même pourra être utilisée.

La chasse à la définition s'effectue donc en trois phases principales, l'expérience, l'induction et l'analyse. Sans doute le contenu de l'expérience est des plus variés et les modalités de l'analyse, des plus diverses; mais cette multiplicité découle d'une source unique, les nombreux modes sous lesquels se présente le plus connu de nous.

4. Conclusion du processus des Physiques

La portée du principe d'unification de l'approche démonstrative s'étend bien au-delà de celle-ci. Un examen de l'approche dialectique révèle que la position du problème, l'élimination des fausses solutions, et la sélection des énoncés probables puisent leur raison d'être dans la nécessité où se trouve l'intelligence de partir du plus connu de nous. En effet, l'embarras de l'intelligence en face d'une recherche s'explique par l'inefficacité des connaissances possédées à fournir une réponse. Une telle situation résulte ou bien de l'impuissance radicale des notions apportées à livrer la solution, ou encore de la confusion des concepts qui, saisis d'une manière distincte, dénoueraient le noeud. D'où la nécessité d'une part de dévoiler et d'éliminer les opinions fausses, d'autre part, de dégager les éléments susceptibles de mener à la vérité.

En outre, l'emploi de l'analogie se justifie par le même principe. A défaut de point de départ dans la ligne du genre de l'objet à définir, l'intelligence se voit contrainte d'aller chercher ailleurs, dans un sentier voisin, mais propre à un autre genre, le plus connu qui lui servira de tremplin.

Ces observations autorisent à conclure que la recherche, tant dans sa partie démonstrative que dialectique est assujettie au même principe. Et si à cette affirmation s'ajoute que l'ordre à suivre dans l'étude des sujets obéit aussi à ce critère, quoique considéré sous un angle différent, il est permis d'admettre que chez Aristote, ce principe domine et oriente toute la recherche.

CONCLUSION GENERALE

Considéré dans toute son ampleur, le processus de recherche décrit dans l'étude précédente réalise-t-il la notion de méthode au sens de "programme réglant d'avance une suite d'opérations à accomplir"¹? Ce mode d'investigation comporte-t-il un canon bien défini? Il semble que oui et les règles de ce canon s'énonceraient ainsi : le principe d'orientation de la recherche est rigoureux, c'est le plus connu de nous; l'amorce de la recherche, c'est la position du problème; les données de la solution se tirent de l'expérience et de l'induction; le passage du confus au distinct s'effectue par l'analyse; l'aptitude à résoudre les difficultés mesure la valeur de la réponse apportée.

De plus, cette méthode n'est pas aussi étrangère aux données de l'Organon que le laissent entendre les affirmations de M. Pierre Aubenque. Sans doute en ce qui concerne la démonstration elle-même il faut avouer qu'elle est loin d'exercer dans les Physiques un rôle équivalent à l'importance qu'Aristote lui assigne dans les Analytiques; aussi dans cette perspective, l'énoncé de Pierre Aubenque se justifie-t-

¹ Voir ci-dessus, p. 3.

il? Mais l'analogie, l'induction, la recherche des différences, suggérées par les Topiques comme moyens d'investigation sont d'un emploi fréquent en philosophie de la nature. Malgré un revêtement nouveau et parfois complexe, les méthodes de définition laissent entrevoir certaines de leurs articulations dans les Physiques. C'est pourquoi au lieu de reconnaître un divorce entre les règles de la logique et la recherche concrète, ne vaudrait-il pas mieux percevoir dans la démarche propre à une science, une logique particularisée, assouplie par les impératifs des difficultés affrontées, où l'accent se pose forcément sur certains procédés.

En outre, comme le manifeste le présent travail, Aristote apporte une solution aux difficultés laissées sans réponse par s. Thomas dans son article du De Veritate sur la doctrine.² D'abord, comment les principes communs s'appliquent-ils à une matière déterminée; et ensuite, la liaison entre les principes et les conclusions particulières s'effectue-t-elle par démonstration ou analyse? Selon Aristote, les principes communs, à l'instar de la notion d'être d'où ils dérivent, s'appliquent à des matières déterminées selon un mode analogique, proportionnel au sujet propre de la science concernée. Quant au processus lui-même, tel que manifesté à travers les quatre premiers livres de Physiques où la recherche porte principalement sur les principes, il s'avère à pré-dominance analytique plutôt que démonstrative.

² De Ver. q. II, a 1, c.

Toutefois ici, un problème d'envergure se pose. La méthode décrite, telle qu'appliquée dans les Physiques, semble incomplète. Elle constitue le processus de recherche des principes de la philosophie de la nature; elle n'indique pas comment les conclusions propres à cette science se réduisent à leurs prémisses. Et pourtant Aristote, dans ses "Considérations sur la méthode", insiste sur la diversité des modes propres à chaque science,³ et pour lui, la science consiste à déduire les propriétés de la nature d'un sujet, ou encore à situer un effet dans la perspective de ses causes. Et s. Thomas, dans son article sur la doctrine, affirme que la méthode consiste à réduire une conclusion aux principes où elle se trouve contenue en puissance; en outre, il cite comme modèle de doctrine, le traité des Physiques. Mais dans ses écrits, le procédé employé, c'est la méthode de recherche des principes. Par exemple les notions de lieu et de temps, bien qu'elles désignent des propriétés du mouvement physique ne se déduisent pas de la notion même de cette réalité, comme le laisserait entendre le concept de démonstration scientifique.

Puisque le mode cherché a pour fonction de réduire une conclusion à ses principes propres, l'étude de ces derniers devrait fournir des indications sur la méthode. Pourtant, de la démarche entreprise pour définir les principes propres ne dérive qu'une pâle esquisse de la

³ Voir ci-dessus, p. 16.

méthode à suivre.⁴ La nature même du premier des principes propres, le sujet, appelle une méthode spécifique. Par suite de la diversité de leur sujet, les sciences mathématiques et la philosophie de la nature déroulent leurs conclusions selon des méthodes différentes. Dans les sciences du second degré d'abstraction, le raisonnement est à prédominance déductive et pivote autour de la cause formelle; dans les sciences du premier, l'accent porte sur l'induction et les principes extrinsecques, surtout la cause finale, interviennent. Tels sont, à peu de choses près, les caractères de la méthode dérivés de la nature des principes propres. Rien de précis sur le mode de réduction des conclusions aux principes. Faut-il conclure de là qu'une fois les principes obtenus ce sont les règles de la démonstration qui s'appliquent?

Il ne semble pas. Un indice significatif : Aristote n'utilise la démonstration propter quid ni dans les quatre premiers livres des Physiques, ni dans les traités scientifiques⁵. Pourquoi accepte-t-il ce divorce entre ses Analytiques et ses traités de science de la nature? Comme l'intelligence part toujours du plus connu de nous, pour que la démonstration propter quid soit possible il faut que le plus connu de nous et le plus connu en soi se rejoignent, c'est-à-dire que l'intelligence saisisse les objets dans leur ordre d'antériorité naturelle.

⁴ Voir ci-dessus, pp. 38-41.

⁵ J.M. Leblond, Logique et Méthode chez Aristote, p. 444.

"En effet, la démonstration procède de choses simplement antérieures, selon nous"⁶. Dès lors si, en philosophie de la nature, la démonstration ne s'applique pas, serait-ce qu'au terme de la recherche, les principes ne revêtent pas encore l'intelligibilité suffisante qui rendrait possible la déduction des dérivés. Et ici le problème se manifeste dans toute son acuité : en dehors des sciences du second degré d'abstraction, le plus connu de nous et le plus connu en soi peuvent-ils coïncider? "Si donc il y a deux points de départ, celui de la recherche et celui du savoir, ou, comme le dira encore Théophraste, un point de départ "absolu" qui est l'inintelligible, pourrons-nous jamais atteindre ce point qui est le plus éloigné de nous et qui est pourtant le commencement du savoir véritable"? De toute façon, en philosophie de la nature, Aristote applique sans cesse la méthode propre à la recherche des principes. Il ne déduit pas les propriétés à partir des essences; il définit les propriétés puis les rattache à l'essence. Une fois dégagés les principes propres à la philosophie de la nature, le processus d'analyse devrait normalement céder le pas à une méthode de caractère plus démonstratif, mais il n'en est rien. La clef de cette apparente antinomie se formule-t-elle dans le texte suivant :

Aristote conservera l'idéal platonicien d'un esavoir descendant, qui va du simple au complexe, du clair au confus, de l'universel au particulier, et les Analytiques fixeront le canon définitif d'un tel savoir. Mais ce

⁶ In I Post. Anal., lect. 8, n. 71.

⁷ Pierre Aubengue, Le problème de l'être chez Aristote, Paris, Publications universitaires de France, 1962, p. 65.

savoir, qui est toujours médiat, est suspendu, ... à l'intuition immédiate de son point de départ, de sorte que la conquête de ce point de départ sera la tâche préalable de toute connaissance humaine. Supposons alors que l'homme soit un être naturellement ébloui, qu'il soit en fait privé de l'intuition, même si celle-ci appartient à son essence : la recherche préalable deviendra une lutte indéfinie contre un éblouissement toujours renaisant et le commencement du savoir véritable sera indéfiniment différé⁸.

Dans une telle perspective la philosophie de la nature serait non pas une science achevée, mais une discipline sans cesse en voie de se construire selon le processus de recherche.

Des conclusions précédentes, deux présentent un intérêt particulier au point de vue didactique. D'abord le mode propre à la philosophie de la nature décrit et employé par Aristote dans les premiers livres des Physiques est une méthode de recherche où prédominent l'induction et l'analyse. Ensuite les principales articulations de cette méthode sont suffisamment nettes et précises pour être susceptibles d'application.

Dès lors, puisque le maître doit exposer la science selon un mode identique à celui que suivrait l'intelligence de l'élève si elle devait la découvrir par elle-même, il s'ensuit que les premiers livres des Physiques doivent nécessairement s'enseigner selon les règles de la recherche. D'ailleurs tout autre procédé serait inapte à engendrer

⁸ Pierre Aubenque, Le problème de l'être chez Aristote, Paris, Publications universitaires de France, 1962, p. 62.

une connaissance vraiment scientifique des principes. En effet l'évidence d'une assertion ressort ou de l'examen même des notions, c'est le cas des principes communs; ou d'un moyen terme, tel l'énoncé qui exprime l'appartenance d'une propriété à un sujet en vertu de la notion de ce sujet; ou du processus même de découverte, comme dans les définitions du lieu et du temps. Or l'évidence des principes propres de la philosophie de la nature, depuis l'essence de l'être mobile jusqu'à l'affirmation de la finalité dans la nature, ne provient en aucun cas de l'un ou l'autre des deux premiers modes mentionnés; elle n'a donc d'autre source que le dernier signalé.

En outre la méthode doit être appliquée dans son intégralité; c'est-à-dire impliquer les phases dialectique et démonstrative. Omettre l'approche dialectique, c'est d'abord fausser le sens même de la recherche. Celle-ci est ordonnée à la solution d'une difficulté, ce qui suppose nécessairement la position d'un problème. Et ensuite, c'est ne pas tenir compte d'une exigence fondamentale de l'intelligence humaine qui prend son envol à partir du plus connu de nous. Il en est ainsi car il appartient à l'approche dialectique de montrer en quoi consiste le noeud et d'instituer l'inventaire des connaissances préexistantes susceptibles d'engendrer la solution.

Substituer la démonstration à l'analyse, ce serait identifier le plus connu de nous au plus connu en soi, le confus au distinct. Pour aller du confus au distinct, il n'y a qu'un chemin, l'analyse; la

démonstration propter quid suit un ordre inverse, elle va du plus intelligible en soi au moins intelligible.

L'omission de l'approche dialectique et la généralisation de la mise en forme syllogistique des premiers livres des Physiques, telles qu'elles se rencontrent dans certains manuels, constituent donc une falsification grossière de la pensée même d'Aristote.

Paradoxe étonnant, Descartes, qui avait constaté l'abus de l'emploi du syllogisme chez les scolastiques de son temps, est tombé lui-même dans une erreur semblable. Il a cru que l'intelligence humaine pouvait et devait toujours adopter pour point de départ le plus connu en soi, d'où sa théorie des idées claires et distinctes, sources de tous les raisonnements. Aristote lui aura répondu plusieurs siècles déjà, et lui aura rappelé qu'étant donné la condition humaine; "c'est parmi les êtres sensibles que nos recherches (sur l'essence) doivent commencer ... Tout le monde procède ainsi dans l'étude : c'est par ce qui est moins connaissable en soi qu'on arrive aux choses plus connaissables"⁹.

⁹ Metaph., Z, c. 3, 1029 a 34-1029 b 5.